

INTRODUCTION

François Mauriac est l'un des maîtres incontestés de la littérature contemporaine. L'écrivain a écrit durant une période historique mouvementée. L'affaire Dreyfus divisait les Français en deux camps adverses et des guerres ensanglantaient le monde.

Ainsi, au cours du XXe siècle, plusieurs événements ont influencé la littérature. D'abord, les travaux de Freud dès le début du siècle mettent en évidence l'importance du subconscient dans la vie humaine. Les actes manqués, les lapsus, les erreurs, les rêves, les instincts constituent des moyens révélateurs de désirs inconscients, emmagasinés en nous à notre insu. Dans un autre domaine, l'apparition du marxisme a exercé une influence prépondérante sur les sciences humaines.

De plus, la philosophie de l'absurde à son tour, met l'homme devant le problème du néant de son existence et le confronte à l'irrationalisme de sa destinée.

Placés devant toutes ces nouvelles visions du monde, les romanciers contemporains sont amenés à redéfinir l'objet de la littérature. Ainsi François Mauriac, dans un essai intitulé *l'écrivain et ses personnages*, fait un bilan nuancé et critique du genre romanesque :

*“ Nous devons donner raison à ceux qui prétendent que le roman est le premier des arts. Il l'est, en effet, par son objet, qui est l'homme. Mais nous ne pouvons donner tort à ceux qui en parlent avec dédain, puisque, dans presque tous les cas, il détruit son objet en décomposant l'homme et en falsifiant la vie. ”*¹

Il reconnaît que le roman, grand par son projet, est parfois décevant dans ses réalisations, car il ne parvient pas à traduire fidèlement ce tissu vivant où s'entrecroisent des milliers de fils, c'est-à-dire la vie humaine.

La contribution mauriacienne se rapproche considérablement d'une vision métaphysique ; autrement dit l'écrivain essaie de montrer dans ses ouvrages la misère de l'homme sans Dieu. S'inspirant de sa propre vie, l'auteur de *Thérèse Desqueyroux*, nous explique comment les personnages fermentent dans son imagination :

¹ *Anthologie de langue et littérature française XIX et XX e siècle*, Ed. Nathan, Paris, 1992, p.428.

*“ Dans ces milieux obscurs où s’écoula mon enfance, dans ces familles jalousement fermées aux étrangers, dans ces pays, dans ces coins de province où personne ne passe et où il semble qu’il ne se passe rien, il y avait un enfant espion, un traître, inconscient de sa trahison, qui captait, enregistrait, retenait à son insu la vie de tous les jours dans sa complicité obscure. Un enfant, pareil à d’autres enfants et qui n’éveillait pas le soupçon. ”*²

Cela explique pourquoi le cadre romanesque revêt une importance primordiale dans l’œuvre. Presque tous ses romans ont pour cadre la province, les vignobles bordelais ou les forêts landaises. Mieux qu’ailleurs s’y fait sentir le prestige oppressant des grands domaines familiaux. Mauriac trouve dans la bourgeoisie étouffée par ses traditions, ses préjugés, ses patrimoines, un remarquable sujet romanesque. *Thérèse Desqueyroux*, de François Mauriac paru en 1927 répond parfaitement à ces aspirations. Ce roman inspiré d’un fait divers, reste le plus célèbre des œuvres de Mauriac. Il conjugue en effet la réussite d’une peinture du milieu et la création d’un personnage de femme qui pose à ses lecteurs les questions brûlantes de l’époque : aspirations féminines, insatisfaction dans le couple, désir d’une autre vie. Thérèse, la criminelle, est une femme du XX^{ème} siècle ; son refus des conventions, sa nature tourmentée et sa nostalgie de l’absolu font d’elle non seulement une solitaire mais aussi le prototype du personnage mauriacien.

Le récit de sa vie permet à l’auteur de peindre un portrait séduisant mais aussi mystérieux de l’héroïne. Thérèse, personnage principal, a tenté d’empoisonner son mari Bernard. Sa famille, riche propriétaire terrien, a sauvé les apparences en obtenant un non-lieu. Mais Thérèse n’échappe pas à la justice de Bernard et de sa famille. Pour eux, elle demeure une femme coupable, isolée dans un univers glacial et mécanique.

Le thème de notre travail sera centré justement sur cette solitude de l’héroïne : Thérèse Desqueyroux, dépassée par son destin, est prisonnière des conventions sociales autant que de ses propres contradictions. Ce roman évoque le quotidien de jeunes provinciaux pleins d’illusions sur la vie, l’avenir et la société. Les causes de cette solitude, sujet toujours d’actualité, méritent d’être étudiées.

² François MAURIAC, *L’écrivain et ses personnages*, Bernard Grasset, 1933, p. 2.

La solitude apparaît donc d'abord comme le destin de Thérèse, qui cherche à tout prix à échapper à son sort de femme soumise pour satisfaire ses aspirations à la liberté. Pour les Desqueyroux, "*quand les femmes ne sont pas complètement idiotes, elles sont hystériques*".³

Malheureusement pour eux, Thérèse n'est ni idiote ni hystérique, mais différente de l'idée qu'ont les familles bourgeoises sur les femmes. Justement, c'est cette différence qui pose un problème, dans la mesure où dans une famille bourgeoise et provinciale, une femme doit suivre à la lettre les règles préétablies par les familles.

C'est ainsi que l'impossibilité de quitter l'univers clos de sa belle famille pousse Thérèse à ressentir une souffrance qui aura de lourdes conséquences : Thérèse tente d'éliminer son mari qui semble à ses yeux l'obstacle majeur à son bonheur.

Dès son apparition, *Thérèse Desqueyroux* a fait couler beaucoup d'encre. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène : c'est un roman psychologique parlant d'une réalité plus ou moins autobiographique ; de plus, ce genre n'est pas nouveau, il illustre un genre littéraire, le roman psychologique chrétien.

Mauriac, étant chrétien, voit les êtres déchirés par leurs contradictions internes. Ils sont tiraillés entre l'aspiration vers la pureté et la tentation du péché. Ce combat de l'âme et de la chair, dans le champ clos des familles bourgeoises, exacerbé par la haine et l'égoïsme, s'offre à la peinture implacable du romancier. Celui-ci se sent presque coupable de décrire les hommes tels qu'ils sont et parfois si semblables à lui-même :

" J'ai cru longtemps, j'ai admis, selon les théories en vogue aujourd'hui, que nos livres nous délivraient de tout ce que nous refrénon : désirs, colères, rancunes... ; que nos personnages étaient les boucs émissaires chargés de tous les péchés que nous n'avons pas commis, ou au contraire, les surhommes, les demi-dieux que nous chargeons d'accomplir les actes héroïques devant lesquels

³ François MAURIAC, *Thérèse Desqueyroux*, p. 27.

nous avons faibli ; que nous transférons sur eux nos bonnes ou nos mauvaises fièvres."⁴

C'est le cas de Thérèse et de Jean Azévêdo qui apparaissent comme les doubles de l'auteur. Tous les deux sont les porte-paroles de l'écrivain. La première, par le biais du mariage, entre dans une famille catholique de naissance et plus exactement une famille dévote. D'ailleurs, dans les débats familiaux, la religion n'a jamais été l'objet d'une discussion, mais la politique et les affaires dominent les débats. Thérèse hait les bonnes paroles et les faux semblants de son père et de sa belle famille. Il y a en elle une exigence de pureté et de vérité. C'est ainsi que le comportement de son entourage la révèle à elle-même en exaltant son désir de dépassement et de liberté. Jean Azévêdo exprime les questions philosophiques que s'est posé François Mauriac, jeune.

A travers ces deux personnages, Mauriac met son talent de polémiste au service du catholicisme libéral. Il dénonce une bourgeoisie catholique trop soucieuse de l'opinion publique.

Ainsi, dans un premier temps, on peut dire que la solitude de Thérèse, apparaît comme un cri d'alarme contre une société provinciale étouffante. Elle proteste vivement contre un monde où domine le mensonge et où seule la fin justifie les moyens. C'est ainsi que Thérèse s'en prend toujours à son père lorsque celui-ci parle de la démocratie :

*“ Quand son père proclam[e] “un dévouement indéfectible à la démocratie ” elle l’interromp[] : “ ce n’est pas la peine, nous sommes seuls ”. Elle di[t] que le sublime en politique lui donn[e] la nausée. ”*⁵

Ensuite, la solitude peut être vue comme la conséquence logique de l'insatisfaction de l'héroïne : une condition féminine blessée dans sa sexualité. L'insatisfaction favorise le conflit permanent avec non seulement son mari, mais avec tout le reste de son entourage.

Désormais, Thérèse est condamnée à la solitude. Seule en province, Thérèse rêve d'une autre vie à Paris, et tente par tous les moyens d'échapper à sa solitude. Et pour reprendre une phrase de Julien Green : *“ L'ennui est la flûte*

⁴ François MAURIAC, *L'Ecrivain et ses personnages*, Bernard Grasset, 1933 p. 4.

⁵ François MAURIAC, *Thérèse Desqueyroux*, p. 75.

sur laquelle le démon nous joue ses airs préférés”.⁶ L'ennui favorise la présence de Satan qui se complaît dans le vide de l'âme. Le malheur de Thérèse vient de la non acceptation de sa destinée de femme mariée et de ses aspirations à l'indépendance. Elle a aussi soif d'un amour inassouvi.

Mais nous pouvons nous demander si la société n'a pas eu sa part de responsabilité sur la solitude de Thérèse. Celle-ci est-elle la seule responsable de son malheur, la société n'est-elle pas aussi coupable d'avoir enfermé la jeune femme dans cette solitude ?

Nous allons essayer de voir si les causes extérieures de cette solitude sont plus importantes que les causes intérieures. En d'autres termes, est-ce que Thérèse a seule construit sa solitude ou est-ce que les autres ou l'environnement ont eu une plus grande part de responsabilité ? Thérèse est-elle une victime de son destin ou non ?

Pour répondre à ces questions, une démarche claire s'impose. Nous allons consacrer la première partie de notre travail à une biographie succincte de l'auteur, suivie de l'exposé de sa conception littéraire, puis dans la deuxième partie, nous étudierons la solitude de Thérèse en mettant en évidence la responsabilité de la société et de son environnement. Enfin l'analyse des causes intérieures de la solitude de l'héroïne fera l'objet de la troisième partie de notre travail.

Ce plan dialectique nous permettra de répondre à notre problématique essentielle : Thérèse est-elle libre de choisir sa destinée ? Cette femme éprise d'indépendance est-elle vraiment moderne c'est-à-dire affranchie de toute tradition et de tout conformisme ? En d'autres termes, où trouvera-t-elle son bonheur ? Est-ce dans une vie délivrée de toutes contraintes et dans un cadre étranger à son enfance ? La vraie Thérèse se réalise-t-elle dans l'indépendance d'une femme coupée de ses racines et de toute tradition ? Cette recherche s'efforcera de trouver une réponse à toutes ces interrogations en mettant en évidence les fluctuations psychologiques et spirituelles du personnage principal. Nous nous pencherons sur les mouvements souvent angoissés de cette âme inquiète à la recherche de la vérité sur elle-même et sur le monde. Nous retracerons donc l'initiation spirituelle et psychologique d'une âme assoiffée de connaître sa

⁶ Julien GREEN, *Le journal*, 1^{er} septembre 1946.

véritable identité et le sens de sa vie. Cette inquiétude permanente du personnage tout en faisant d'elle une héroïne instable et digne de pitié, la place dans une catégorie intéressante permettant une réflexion philosophique souhaitée par l'auteur. Sevrée d'amour depuis l'enfance, où Thérèse trouvera-t-elle l'affection qui comblera sa solitude?

Tout au long du roman, Thérèse Desqueyroux expose sa vie et ses Pensées. Il s'agit principalement d'un monologue entrecoupé de réflexions de l'auteur omniscient.

**PREMIERE PARTIE :
L'AUTEUR ET SA VISION DU
MONDE**

CHAPITRE I - LA VIE DE FRANÇOIS MAURIAC

Nous allons faire un aperçu de la vie de l'auteur afin de voir si cela pourrait nous aider à mieux comprendre la solitude de son personnage, Thérèse Desqueyroux.

1- L'enfance

a- La naissance

François Mauriac est venu au monde le 11 octobre 1885 à Bordeaux. Issu d'une famille bourgeoise, catholique et conservatrice, il reste profondément attaché à sa province natale :

*“ Province, terre d'inspirations, source de tout conflit ! La province oppose à la passion les obstacles qui crée le drame... La province nous montre dans les êtres des passions vives et des barrages. La province nous fournit des paysages... La province nous enseigne à connaître les hommes. La province croit encore au bien et au mal : elle garde le sens de l'indignation et du dégoût. ”*⁷

Son père, Jean Paul Mauriac, est un riche propriétaire de vignobles qui ne s'intéresse guère à Dieu. François Mauriac est très tôt orphelin de père et élevé par Claire Caffard, sa mère. Il subit aussi jusqu'à la fin de sa vie l'influence persistante de l'éducation religieuse stricte que lui dispensent sa mère très pieuse et les marianistes du Collège Grand-Lebrun à Caudéran.

D'ailleurs, François encore enfant, et ses trois frères sont placés sous la tutrice de Louis Mauriac, le frère de leur père.

Des vacances un peu sauvages, propices aux longues rêveries, à la solitude, ramènent régulièrement la famille de François Mauriac parmi les pinèdes et les étangs des landes dans la région bordelaise ; le futur écrivain y développe un sentiment profond et délicat de la nature dont il a toujours aimé le refuge :

⁷ François Maauriac, Bloc-Note du Figaro Littéraire de juillet 1970.

“ *Sur la Lande, le vent d'équinoxe, arrêté par l'immense forêt odorante et chaude, ne se décèle qu'au glissement des nuages, qu'au balancement des cimes, à ce bruit de mer qu'elles font dans le ciel.* ”⁸

b- Ses études

Après des études secondaires à Bordeaux sa ville natale, François Mauriac prépare à la faculté une licence de lettres, puis quitte Bordeaux en 1907 pour passer à Paris le concours de l'Ecole des Chartres. Entré à l'Ecole l'année suivante, il ne doit y faire qu'un bref séjour et démissionne en 1909 pour se consacrer uniquement à la littérature.

Malgré les inquiétudes que cette décision suscite dans sa famille, en particulier chez sa mère, il décide de monter à Paris et de devenir écrivain. Il fréquente quelque peu le milieu de “sillon” de Marc Sangnier et montre quelque penchant pour un christianisme beaucoup plus social que celui, très traditionnel, qu'il a connu jusqu'alors.

Le jeune Mauriac, pendant ses années d'études, prête un regard attentif à la vie quotidienne dont il s'inspire tout au long de sa carrière. Comme il l'écrit lui-même :

“ *l'artiste, dans son enfance, fait provision de visages, de silhouettes, de paroles ; une image le frappe, un propos, une anecdote... et cela sans qu'il n'en sache rien, fermente, vit d'une vie cachée et surgira au moment venu.* ”⁹

C'est ce quotidien qui va donner à François Mauriac les détails de son roman *Thérèse Desqueyroux*, ainsi que la plupart de ses œuvres.

⁸ Idem.

⁹ François Mauriac, *le romancier et ses personnages*, Bernard Grasset, 1933, p. 3

2- La carrière littéraire de François Mauriac

a- Ses débuts littéraires

Les maîtres de son adolescence furent Maurras et Barrès. “ *Votre carrière sera glorieuse* ”¹⁰ voilà en quels termes Maurice Barrès prédit une grande carrière littéraire au jeune poète qui lui soumet son premier recueil de vers, *les mains jointes* en 1909. Persuadé pendant un temps qu’il était plus doué pour la poésie que pour la prose, François Mauriac publie trois autres recueils de poèmes ; *Adieu l’adolescence* en 1911, *Orages* (1925), *le Sang d’Atys* (1940) où se révèle une contradiction majeure dans son œuvre entre les sens et le péché, contradiction dont il analyse les vertus pour un écrivain :

“ *Rien ne pourra faire que le péché ne soit l’élément de l’homme de lettres et les passions du cœur le pain et le vin dont chaque jour il se délecte : puisse au moins la grâce demeurer présente dans notre œuvre ; même méprisée et en apparence refoulée, que le lecteur sente partout cette nappe immense, cette circulation souterraine de l’amour* ”.¹¹

Pour exprimer les thèmes qui lui sont chers, il se sert également du théâtre et il fait jouer avec succès trois œuvres dramatiques : *Asmodée*, *Les Mal Aimés* et *Le feu sur la terre*, présentées respectivement en 1937, 1945 et 1950.

Cependant, si dans ses poèmes comme dans ses drames surgissent les grands thèmes du désir, de la solitude des âmes desséchées par l’absence de Dieu, ou illuminées par sa présence, et si son théâtre met en scène des personnages qui tombent dans la fatalité du péché par excès d’amour possessif, c’est surtout dans ses romans qu’on trouve le meilleur développement de ce regard sur l’âme humaine.

¹⁰ Lagarde et Michard, XX e siècle, Bordas, 1965, p459

¹¹ F. Mauriac, La littérature et le péché, Flammarion, 1938, p. 29

b- François Mauriac : romancier, essayiste, critique littéraire et chroniqueur

Avec *L'Enfant chargé de chaînes* (1913) et avec *La Robe prétexte* (1914), François Mauriac, à moins de trente ans, se place parmi les meilleurs romanciers de sa génération. Envoyé à Salonique en 1914, François Mauriac, réformé pour raison de santé, ne participe guère aux combats. Les années d'après guerre, sont pour lui celles de la gloire littéraire. Donnant la pleine mesure de son talent romanesque, il publie coup sur coup plusieurs de ses œuvres majeures.

En 1921, dénonçant dans *Préséance* un certain pharisaïsme bourgeois qui semble le hanter, le romancier s'affirme comme un observateur pénétrant des mœurs et des milieux de Province. Mais c'est avec *Le baiser aux Lépreux* (1922), que Mauriac trouve sa dimension romanesque, son style et son véritable accent.

Les romans de François Mauriac qui paraissent entre 1923 et 1963 développent l'ambiguïté tragique de ses thèmes principaux avec une ampleur de plus en plus envoûtante.

Avec *Genitrix* (1923) apparaît la figure terrible d'une mère possessive et abusive ; avec *Thérèse Desqueyroux* (1927) et la suite de ce roman *La fin de la nuit* (1935), l'écrivain s'intéresse à la peinture des détours de l'âme d'un "monstre" psychologique. A ces romans vont s'ajouter *Le Nœud de Vipères* (1932) où le narrateur, après une confession de ses turpitudes et sa monstruosité morale, est frappé, au moment de sa mort, par l'amour et l'espérance de la foi ; *La Pharisienne* (1941) où Brigitte sait, au soir de sa vie, que ce n'est plus le mérite qui importe, mais l'amour ; *Le saquin* (1951), dans lequel il est question d'un petit enfant brisé, jusqu'à la mort, par les mauvais traitements d'une mère indigne bien que pathétique ; *Caligai* (1952) et *l'Agneau* (1954) où un adolescent semble apparemment sacrifié aux malédictions qui frappent son entourage. Enfin François Mauriac octogénaire, écrit *Un adolescent d'autrefois* (1969), que les critiques et les lecteurs s'accordent à trouver particulièrement réussi. Sous la forme d'une épure, rédigée avec une jeunesse de pensée et d'écriture tout à fait exceptionnelle, se trouve, intacte, toute la mythologie mauriacienne, c'est-à-dire toutes les réalités intérieures et extérieures d'une intrigue où l'âpre nature

landaise, souvent écrasée par les incendies et les orages, fait écho aux âmes enflammées par des passions dévorantes.

Dans *Le mystère Frontenac* (1933), où l'écriture sait faire vivre le mot dans toute sa force et toute sa plénitude grâce à une syntaxe efficace qui exprime la tension des corps et des esprits, il existe une sorte de plage où le romancier semble s'être quelque peu reposé, attendri, après la dureté que lui imposait sa critique du milieu provincial : c'est *Le mystère Frontenac* (1933), qui est peut être le plus autobiographique de tous les romans de François Mauriac bien qu'ils le sont tous à des degrés divers .

Plusieurs essais soulignent l'œuvre romanesque par les éclairages religieux qu'ils lui apportent : *La vie de Jean Racine* (1928), *Souffrance et bonheur du chrétien* (1930), *La vie de Jésus* (1937), *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline* (1931), *Fils de l'Homme* (1958), *Ce que je crois* (1963).

Par ces ouvrages de méditation, François Mauriac précise comment il vit le christianisme et le catholicisme, de même que dans *le Romancier et ses Personnages* (1933), il indique de quelle manière il peut concilier difficilement, il est vrai, sa foi et sa façon d'imiter Dieu en créant des personnages :

*“ J'ai cru longtemps, j'ai admis, selon les théories en vogue aujourd'hui, que nos livres nous délivraient de tout ce que nous refrénon : désirs, colères, rancunes..., que nos personnages étaient les boucs émissaires chargés de tous les péchés que nous n'avons pas commis, ou, au contraire, les surhommes, les demi-dieux que nous chargeons d'accomplir les actes héroïques devant lesquels nous avons faibli ; que nous transférons sur eux nos bonnes ou mauvaises fièvres ”.*¹²

Satires cruelles du pharisaïsme bourgeois, ses romans sont avant tout l'œuvre d'un “ catholique qui écrit des romans ” comme il se plaisait à se définir lui-même. C'est le combat, en chaque homme entre *Dieu et Mammon* (1929), (pour reprendre le titre d'un de ses essais), que Mauriac décrit, sondant les abîmes du mal et cherchant à percer les mystères de la rédemption.

¹² François Mauriac, *Lettres Françaises Clandestines*, 1942, p. 4.

3- François Mauriac et son combat politique

Derrière le romancier célèbre, il se cache un humaniste et un politicien engagé. Depuis le milieu des années 1930, un nouveau regard sur le monde, commence à se sentir chez le romancier. Il délaisse quelque peu la littérature et s'engage corps et âme dans le combat politique.

D'abord, notre écrivain devient réactionnaire lorsqu'à ses yeux, une certaine éthique de l'homme est remise en cause par le totalitarisme dominant. Il défend l'humanité en soutenant que maltraiter l'homme c'est faire injure à Dieu et mépriser la charité et la fraternité évangéliques. Il s'éloigne ainsi, et progressivement, des positions conservatrices de sa jeunesse au risque même de se mettre en rupture avec son milieu et ses confrères d'obédience catholique. C'est ainsi que François Mauriac dénonce la menace fasciste et condamne fermement l'intervention italienne en Ethiopie, puis il soutient par sa plume les républicains espagnols, en dépit de la croisade catholique que prétendent servir les franquistes en 1937.

Lorsqu'éclate la seconde guerre mondiale, François Mauriac a choisi définitivement son camp : il appartient désormais, sous l'occupation, à la résistance intellectuelle. Il condamne, par ailleurs, dans le premier numéro des *Lettres Françaises Clandestines*, en 1942, l'excès de soumission humiliante de la politique de Vichy. Il publie ensuite dans la clandestinité en 1943, aux "Editions de Minuit" sous le pseudonyme de FOREZ l'expression de son horreur du nazisme et fait part de ses exigences pour une renaissance de l'humanisme chrétien.

D'ailleurs, François Mauriac prône le pardon et la tolérance dans le monde. Et c'est dans cet état d'esprit qu'il s'insurge, à la libération, contre les abus de l'épuration, et qu'il demande la grâce de Robert Brasillach, condamné à mort pour avoir collaboré avec l'occupant.

A soixante ans, le Mauriac d'après guerre devient surtout écrivain politique. De 1952 à sa mort, chroniqueur au *Figaro Littéraire*, auquel il collabore depuis 1934, puis à *l'Express*, il livre chaque semaine, dans son "bloc note", un pamphlet d'une ironie mordante. Il y fait aussi une critique humoristique des

hommes, mais aussi des événements. En 1952, il condamne la répression de l'insurrection marocaine, notamment la déposition du sultan de Maroc.

Il se révèle être en outre un anticolonialiste ardent et apporte à la cause de la décolonisation toute l'autorité du prix Nobel de littérature, qu'il reçoit en acceptant la présidence du Comité France-Maghreb. Il lutte ainsi contre les guerres coloniales, celle de l'Indochine, puis celle de l'Algérie, où se pratiquaient des tortures inhumaines.

Enfin, après avoir soutenu la politique de Pierre Mendès-France, François Mauriac, dans les dix dernières années de sa vie, trouve en la personne du général de Gaulle, l'homme d'Etat conforme à ses vœux, incarnant les valeurs pour lesquelles a combattu ce "chrétien écartelé". François Mauriac compose un ouvrage (en 1964) en l'honneur du général et il se rallie à la V^e République pour la soutenir dans ses articles hebdomadaires, reprochant à la gauche de ne pas supporter que de Gaulle applique la politique qu'elle avait si souvent rêvée de faire et qu'elle avait été incapable de mettre en oeuvre sous la IV^e république.

Lauréat du grand prix du roman de l'Académie française en 1926, président de la société des gens de lettres en 1932, François Mauriac est élu à l'Académie française, le premier juin 1933. Cette "élection de Maréchal" survient alors que le romancier, gravement malade, vient d'être opéré d'un cancer des cordes vocales.

Sa réception sous la coupole compte parmi les moments marquants de l'histoire de l'Académie.

François Mauriac subit les subtiles perfidies dont André Chaumeix émaille son discours de réception. Cet auvergnat, conservateur et hédoniste, goûte peu en effet la noirceur de l'œuvre mauricienne :

*" Vous êtes le grand maître de l'amertume... A vous lire monsieur, j'ai cru que vous alliez troubler l'harmonieuse image que je garde de votre région... J'ai failli prendre la Gironde pour un fleuve de feu, et la Guyenne pour un nœud de vipères... ".*¹³

¹³ Discours d'André Chaumeix, 16 novembre 1933.

A la fin de sa vie, l'écrivain prend de la distance, évoque la nostalgie des temps et des amis disparus. Les honneurs n'ont pas manqué à François Mauriac : Grand Croix de la Légion d'honneur, le prix Nobel de la littérature en 1952.

François Mauriac meurt le premier septembre 1970, la même année que le général de Gaulle.

CHAPITRE II

LA CONCEPTION LITTÉRAIRE DE FRANÇOIS MAURIAC

1- Le roman chrétien

François Mauriac est sans doute l'un des écrivains le plus profondément influencé par le réveil spiritualiste et idéaliste qui s'est épanoui à côté du courant positiviste et pacifiste socialisant de la première moitié du XX^e siècle. Si Bergson s'apprête à la proclamation de la faillite du scientisme pour pouvoir dégager la valeur de l'intuition personnelle, Charles Péguy, dans les *Cahiers de la Quinzaine* qu'il a dirigé de 1900 à 1914 passe à l'attaque du positivisme anticlérical du parti intellectuel de l'université.

Certes, le siècle a débuté par une renaissance religieuse marquée par la conversion au catholicisme des écrivains comme Paul Claudel et Huysmans. Cette renaissance religieuse résulte surtout de ce réveil spiritualiste étroitement lié au nationalisme.

*“ Catholiques et Français toujours, en dépit des persécutions de l'Etat républicain, les bourgeois parisiens passés du rationalisme au spiritualisme comme les paysans bretons ou basques restés fidèles à l'antique Foi, répondront à l'appel au soldat avec la même ardeur que les disciples des instituteurs laïques et anticléricaux. ”*¹⁴

Ce courant d'idées, accordant beaucoup d'importance aux principes religieux, s'est toujours développé pour permettre vers 1928 l'apparition d'un véritable renouveau du roman chrétien, avec les écrivains comme Julien Green, Bernanos et François Mauriac.

Le christianisme a toujours constitué une source d'inspiration pour beaucoup d'écrivains, mais le roman chrétien dont il est question au XX^e siècle, et

¹⁴ Roger Jacques, histoire de la littérature française, T2 du XVIII^e s à nos jours, Librairie Armand Colin, 1970, p. 876

dont participe l'écriture romanesque de François Mauriac et ses amis, se nourrit surtout des couleurs tragiques de la vie et de l'existence humaine. Il s'oppose pour cette raison au roman édifiant de l'avant-guerre. Mais si au début, le roman se reconnaît soit par un christianisme pénétré par des valeurs esthétiques (Chateaubriand et Huysmans), soit par un catholicisme nourri de thèses réactionnaires (Balzac et Paul Bourget), on assiste, dans ce rebondissement du genre, à une peinture édulcorée accompagnée d'une condamnation sévère du mal (François Mauriac), à un contenu tragique dévoilant les silences du récit, l'envers métaphysique d'un drame terrestre, drame dont on ne peut sortir sans la violence et la conscience de ses imperfections qui, seuls, peuvent parfois conduire à la grâce de Dieu (Dostoïevski).

Si François Mauriac a opté pour le roman chrétien dans son oeuvre romanesque, c'est parce que ce genre lui permet d'évoquer ses convictions ainsi que ses principes idéologiques et religieux. Le romancier s'intéresse tout particulièrement à la peinture du " *conflit entre les tourments de la chair et les élans de la piété* " ¹⁵, du " *déchirement entre la nostalgie de l'amour conjugal et la tyrannie de l'amour maternel* " ¹⁶, de " *La tentation du crime qui apparaît comme une issue à une jeune femme enfermée dans la monotonie de la vie* " ¹⁷, et de " *l'isolement des êtres qui vivent souvent côte à côte sans se comprendre.* " ¹⁸

Dans *Thérèse Desqueyroux* en effet, le mal prend la dimension d'une fatalité tragique ; l'héroïne est conduite au mal, au crime par des forces inconnaissables et obscures la rendant incapable de déterminer précisément le mobile de ses actes. Le mal a pris possession d'elle et l'a conduite à commettre un crime dont elle ignore la véritable source. Soucieux de suggérer l'envers métaphysique du drame existentiel et terrestre, François Mauriac exploite les silences du récit. Ceux-ci permettent au romancier de mettre en exergue l'aspect tragique du crime de son héroïne. Le crime de Thérèse " *paraît avoir sa source dans un au delà d'elle-même* " ¹⁹ et c'est cet au- delà de Thérèse que François Mauriac semble essayer de suggérer par les silences du récit et de Thérèse.

¹⁵ Idem (cas de Baiser au Lépreux)

¹⁶ Ibid., p. 929 (cas de Genitrix)

¹⁷ Ibid, p. 929, (cas de Thérèse Desqueyroux)

¹⁸ Ibid, p. 929.

¹⁹ Ibid, p. 930.

Au terme de ce développement sur l'appartenance de l'œuvre littéraire de François Mauriac au roman chrétien, nous tenons à signaler la mission religieuse de l'écrivain et sa technique du récit.

Il cherche à entrer dans les passions de ses personnages plutôt qu'il ne se soucie de les condamner. Il arrive parfois que les héros rencontrent la grâce divine au milieu même de leur folie criminelle. Dans *Le Nœud de Vipères*, on assiste à une insensibilité liée à une progressive conversion : “ *peu à peu les puissances de la haine s'effacent devant les élans de la vie* ”.²⁰

Sa conception du roman chrétien se rapproche beaucoup, sur ce point, de celle de Bernanos, chez qui, les héros se trouvent tiraillés dans un drame existentiel et terrestre, entre la tentation du désespoir et la puissance attractive de la grâce divine. Prenons comme illustration le cas de Donissan, le héros de *Soleil de Satan* : après avoir subi beaucoup d'épreuves dans sa vie spirituelle, le héros qui est parti d'une tragique déréliction, est parvenu à la sainteté. On peut donc avancer que la technique romanesque de Bernanos ménage les ombres de l'inconscient en vue d'évoquer le mystère de la grâce et les difficultés d'adaptation de l'homme aux escarpements de la vie spirituelle. Dans la conscience constamment tourmentée de cet être de chair et de sang qu'est l'homme, s'affrontent le ciel et l'enfer. C'est ce qui fait dire à André Malraux :

“ *Les êtres mis en scène par Bernanos sont soumis à une fatalité qui n'est pas celle de leur caractère mais au contraire au point même où leur caractère finit* ”.²¹

La fatalité tragique que présente le mal se trouve ainsi indépendante du caractère de l'homme, et constitue par rapport à celui-ci, une réalité à part dont l'homme, comme atteint d'une sorte d'aboulie, subit les influences négatives que Dieu seul peut résoudre par sa grâce.

Nous pouvons conclure que les sources d'inspiration des romanciers chrétiens dont fait partie François Mauriac sont variées ; mais leur point de vue semblent converger sur cette constatation de la condition humaine et de Dieu : ils ont tous une vision tragique de la situation de l'homme sans Dieu.

²⁰ Ibid, p. 931.

²¹ ROGER Jacques, *Histoire de la littérature française*, T2 du XVIIIe siècle à nos jours, p. 930.

Dans les romans mauriaciens, fondés sur le conflit entre le bien et le mal, se font sentir les influences des grands écrivains de son époque, mais aussi celles des siècles précédents. L'œuvre littéraire de François Mauriac présente en filigrane les principes idéologiques et philosophiques des auteurs comme Baudelaire, Voltaire et surtout Pascal.

2- L'influence de Pascal sur sa création littéraire

Les pensées de Pascal ont beaucoup influencé la création littéraire de François Mauriac. Cet écrivain et philosophe du XVII^e siècle est, par rapport à ses contemporains, celui qui a le plus hésité entre le rationalisme et le scepticisme, pour reconnaître la supériorité de la foi sur la raison. La lutte qu'il a menée contre l'emprise spirituelle des Jésuites a trouvé le soutien des couches progressistes de la société française. Certaines idées de Pascal portant sur la place de l'homme dans le monde sont considérées comme une anticipation de l'existentialisme religieux.

Avec Pascal, François Mauriac " a sondé profondément la misère de l'homme sans Dieu "22 pour fonder avec Baudelaire, sa création littéraire sur l'existence inévitable dans tout homme et à toute minute de " deux postulats simultanés, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan "23. Mauriac est un lecteur assidu de Pascal chez qui la tâche principale de l'artiste est de chercher à atteindre par-delà les apparences du monde sensible, une réalité transcendante, tâche non réalisable sans l'intuition et la perception du visible en une plongée dans l'invisible.

L'homme est défini par Pascal comme un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, et un milieu entre le néant et l'infini.

François Mauriac lui aussi perçoit le visible en une plongée dans l'invisible. Et il combine l'attitude de Pascal avec sa conviction religieuse pour sonder l'abîme du mystère humain du salut, et combler le "manque" du divin qu'il ressent au fond de lui-même et qui demande toujours à être comblé.

²² Lagarde et Michard. XX^e siècle, Bordas, 1965 p. 461.

²³ François Mauriac, La littérature et le péché, Flammarion, 1938, p42

Conclusion de la première partie

Nous avons démontré que les Landes, lieu où a grandi l'auteur, tiennent une grande place dans sa vie. Nous pourrions donc tout au long de notre étude, nous demander si les Landes, cadre romanesque du roman, jouent un rôle important dans la solitude du personnage. D'autre part, l'éducation catholique de l'écrivain a-t-elle influencé sa façon de décrire les tourments psychologiques et spirituels de son héroïne ? Dans quelles mesure la solitude de Thérèse est-elle le résultat d'un combat intérieur entre la chair et l'esprit ? Peut-on voir dans sa vie l'intervention de la grâce divine ou est-elle comme la Phèdre de Racine une chrétienne "sans la grâce", abandonnée dans une solitude existentielle ? Dans quelle mesure est-ce que Thérèse Desqueyroux illustre cette phrase de François Mauriac :

*" Il est toujours très difficile de dire comment nos personnages naissent. Mais il est certain que quand je réfléchis sur telle ou telle de mes créatures, je retrouve presque toujours la créature vivante, qui n'est quelquefois qu'une silhouette d'où je suis parti. "*²⁴

Ainsi, l'aspiration à la sainteté ou à l'enfance spirituelle apparaît de façon ostensible aussi bien dans la vie que dans l'œuvre de François Mauriac, elle est à la base de son écriture qui se présente comme la manifestation d'un débat ou conflit intérieur que seule la grâce divine peut faire taire. Mais celle-ci ne peut s'obtenir que par l'élan individuel ou personnel de tout être humain dans son abandon du monde ou de la vie de péché. Ainsi la solitude, par la misère qu'elle suppose, peut-elle permettre à l'homme d'y parvenir ? Le romancier expose son héroïne, Thérèse, à la solitude qui, la mettant en face de son destin, est engendrée par des causes de deux ordres différents : Les causes extérieures et les causes intérieures. Dans la deuxième partie de notre étude, nous allons analyser les causes extérieures de la solitude de Thérèse.

²⁴ François Mauriac, *Souverains retrouvés*, Fayard, 1981, p. 126.

**DEUXIEME PARTIE :
LES CAUSES EXTERIEURES DE LA
SOLITUDE DE THERESE
DESQUEYROUX**

Après avoir explicité la vision du monde mauriacienne et les liens étroits existant entre l'œuvre et son auteur, nous allons étudier plus en détail Thérèse Desqueyroux, en nous interrogeant d'abord sur les causes extérieures de la solitude de l'Héroïne.

CHAPITRE I - LA FRUSTRATION DE L'ENFANCE

La conscience de la solitude implique nécessairement une certaine attente, attente d'une relation avec d'autres individus ou êtres animés ou non animés ; relation qui sous-tend un échange, un dialogue, une communication. L'homme dans son développement aussi bien physiologique que psychologique, est, par nature, marqué par les circonstances qui l'isolent des autres et des choses. Le fait d'être séparé de quelqu'un ou de quelque chose lui permet très souvent de prendre conscience de son identité et de sa situation dans le monde. La solitude ne s'avère pas toujours génératrice de souffrance, elle peut être aussi bénéfique et aider à la connaissance de soi.

Cette modalité d'être par " coupure ", l'homme la vit de façon ostensible depuis sa naissance (qui n'est qu'une coupure " mère-enfant, et enfant placenta ") jusqu'à sa mort (une autre forme de coupure). Mais il s'agit d'une coupure inaugurante à laquelle doit correspondre une nouvelle adaptation ou un effort d'adaptation qui, le plus souvent, confronte l'homme au mystère des êtres et des choses, et aussi à la complexité de l'existence.

Si, dans cette perspective, la solitude se trouve liée à la conscience de la coupure des relations entre les individus, coupure due à des circonstances souvent matérielles, François Mauriac, dans son univers romanesque, a fait vivre Thérèse dans un monde où elle est coupée du reste de sa famille, du reste de la société et du reste du monde. Dans le roman, famille et société, lieux et environnement intensifient plus qu'ils n'apaisent le sentiment de solitude chez Thérèse.

1- Son père

Thérèse apprend à connaître, tout enfant, les adversités de la vie. Elle est orpheline de mère dès sa naissance. Il y a donc beaucoup de ressemblances entre l'enfance de François Mauriac et celle de son héroïne. Le romancier, comme Thérèse, a connu une enfance malheureuse, dépourvue d'affection. Si François Mauriac était orphelin de père, Thérèse est orpheline de mère. De plus, François Mauriac enfant a été confié à son oncle, comme Thérèse a été élevée par sa tante. D'ailleurs Monsieur Larroque consacre la totalité de son temps à s'occuper de ses propres affaires et de la politique au lieu de consacrer du temps à Thérèse. Il a toujours négligé son rôle de père. Au lieu de s'occuper de sa fille, il préfère l'envoyer chez une nourrice parce que sa carrière politique passe avant ses devoirs paternels. Thérèse, dès le bas âge, ignore donc toute affection parentale, ce qui peut expliquer plus tard sa froideur et sa solitude. Jean Luc, fait cette remarque :

*“ Cette orpheline n'a ensuite guère de contacts avec son père, bien disposé cependant, mais maladroit et peu enclin à considérer une fille comme importante. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir se comporter en père absent plaçant son enfant en nourrice, puis en pensionnat, et l'éloignant à Argelouse au moment des vacances ”.*²⁵

Le père de Thérèse, étant conservateur, porte peu de considération à Thérèse parce qu'elle est une fille. Il est imbu des valeurs morales et sociales conservatrices de la bourgeoisie provinciale dont les us et coutumes accordent peu de place aux femmes. Ainsi, le père Larroque a tendance à ignorer les qualités de sa fille :

*“ Jamais le père n'a confronté sa fille dans sa féminité, jamais il ne lui a reconnu charme ou intelligence. ”*²⁶

Cette situation rend Thérèse malheureuse car comme tout enfant, elle a besoin d'un amour parental pour son épanouissement psychologique. Thérèse n'a jamais reçu de son père des paroles réconfortantes, encore moins affectueuses.

²⁵ Jean Luc, *Thérèse Desqueyroux ou l'itinéraire d'une femme libre*, in NRF 1.2.1939,p3

²⁶ Ibid, p.3.

Cette carence affective explique un sentiment d'abandon et de solitude qui prend racine dans son enfance.

Thérèse, devenue jeune fille, se rend compte qu'elle n'a jamais compté aux yeux de son père qui veut se débarrasser d'elle comme on se sépare d'un objet encombrant. Cette constante indifférence paternelle alimente sa blessure intérieure d'enfant mal aimée. Voici ce qu'écrit François Mauriac :

*“ Monsieur Larroque se félicitait de ce qu'Argelouse, qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard Desqueyroux qu'elle devait épouser un jour, selon le vœu des deux familles et bien que leur accord n'eût pas un caractère officiel. ”*²⁷

Le vœu des deux familles est de marier leurs enfants. L'alliance de Thérèse et de Bernard permet le rapprochement de plusieurs terrains c'est à dire - Argelouse et des milliers de pins. Les Desqueyroux et les Larroque ont tous des maisons et des terres à Argelouse. Comme toute famille bourgeoise des Landes ils tiennent leur légitimité et leurs prérogatives de leurs possessions domaniales. Ces familles, dont l'univers de référence est assez borné, subissent ? au gré des fluctuations économiques et des stratégies matrimoniales les effets d'une dynamique ascendante ou descendante.

Enfin, Thérèse comprend que son père n'a d'autre objectif que sa réussite politique :

*“ Que lui importe ce que Thérèse éprouve ? Cela seul compte : son ascension vers le sénat interrompu, compromise à cause de cette fille (toutes des hystériques quand elles ne sont pas idiotes). Heureusement, elle ne s'appelle plus Larroque, c'est une Desqueyroux ”.*²⁸

Le père de Thérèse demeure un personnage attaché aux traditions et foncièrement égoïste. Sa réussite politique le pousse jusqu'à renier sa propre fille. Il se réjouit de ce que sa fille change de nom et s'appelle désormais “ Desqueyroux ”. Il ne se sent nullement responsable d'elle et trouve n'importe quel prétexte pour la rayer de son existence. Bien qu'il ne semble pas

²⁷ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p.40.

²⁸ Idem., p.27.

avoir formulé ouvertement cette absence de toute fibre paternelle, sa fille souffre de cette situation, et en est marquée pour la vie.

2- Tante Clara

Après la mort de sa mère, Thérèse est immédiatement placée sous la garde de la sœur aînée de son père, Tante Clara. Celle-ci a contribué de près, et involontairement a aggravé la solitude de Thérèse qui vit à Argelouse avec sa tante :

*“ Elle s’y installait dès juillet, sous la garde d’une sœur aînée de son père, tante Clara, vieille fille sourde qui aimait aussi cette solitude, parce qu’elle n’y voyait pas disait-elle, les lèvres des autres remuer et qu’elle savait qu’on n’y pouvait rien entendre que le vent dans les pins. ”*²⁹

Thérèse ne peut pas communiquer avec sa tante qui l’aime pourtant, car Celle-ci, est sourde et de plus aime bien la tranquillité et la solitude.

Cette tante qui l’a élevée est la seule parente qui lui a montré de l’affection. Mais Thérèse la considère plus comme une servante qu’une parente. Elle est aussi incapable d’apprécier ce touchant témoignage d’amour muet :

*“ Oui la tante le savait, ce fut toujours sa malchance d’entrer chez Thérèse au moment où la jeune femme souhaitait d’être seule. Souvent, il avait suffi à la vieille d’entr’ ouvrir la porte pour se sentir importune. ”*³⁰

La différence de niveau d’éducation contribue aussi à éloigner ces deux femmes. Ainsi Thérèse reste aveugle à cet amour sincère qui lui est prodigué dans sa propre maison. Ce dévouement, semblable à celui du christ, ne refuse pas le sacrifice pour sauver sa nièce. En effet, la mort subite de tante Clara évite à Thérèse le suicide .Celle-ci est prête à absorber un poison lorsqu’elle apprend soudain la mort de sa tante .Naturellement ,ce concours de circonstances semble être fortuit, mais pour un écrivain chrétien comme François Mauriac, le hasard peut s’appeler providence.

²⁹ Ibid., p. 40.

³⁰ Ibid., p. 112.

3- La famille

a- La belle-famille

Thérèse est une victime de la solitude : d'abord les membres de sa propre famille sont les premiers agents de sa solitude. Ensuite, les de Latrave après la tentative de meurtre, l'ont condamnée à être seule. Madame de Latrave répond ainsi à une réflexion de Bernard :

“ Tout de même, sois prudent, ne te fie pas trop à elle, surveille ses gestes, ne la laisse jamais entrer dans la cuisine ou à la salle à manger...”³¹.

Elle considère Thérèse comme un animal sauvage qui peut d'une minute à l'autre attraper la rage pour tout détruire autour d'elle. Les Desqueyroux pensent qu'il ne faut pas lui laisser de répit qu'il faut la surveiller de près pour qu'elle ne recommence pas d'autres tentatives malheureuses.

Quand Madame de Latrave et sa famille se rendent compte de la tentative de meurtre de Thérèse, elles prennent toutes les mesures nécessaires pour rester loin d'elle et lui infliger une bonne leçon. Ainsi, la punition que doit subir Thérèse après son jugement, c'est l'isolement. Christian Lagarde dans *point de vue sur la Lande : Pays et identité chez Mauriac*, nous apprend davantage sur le comportement des De Latrave :

“ Si Thérèse est recluse contre son gré par Bernard Desqueyroux, au terme de son procès, et mise au ban de la bonne société de Saint-Clair c'est parce qu'elle apparaît désormais à cet univers bien pensant comme un monstre.”³²

La réclusion de Thérèse démontre que les règles du jeu de la vie familiale permettant de l'humilier, de la torturer sont tolérées par les mœurs publics. C'est l'hypocrisie qui règle les relations familiales de la bourgeoisie landaise.

Dans cette société fermée, sauvegarder les liens familiaux passe avant l'épanouissement de la personne humaine. La situation de Thérèse est

³¹ Ibid, P.136

³² Christian Lagarde, point de vue sur la Lande :pays et identité chez François Mauriac, *Mauriac et Bernat Manciet*, Lenga, 1999, vol. 23 N°46, p. 172

dramatique, car elle est entrée dans une famille où la femme ne sert que pour la procréation.

A Saint Clair, l'honneur familial est un élément structurant de la communauté. Bernard explique à Thérèse que pour sauver l'honneur des Desqueyroux, il est préférable qu'elle évite de se montrer en société, car elle risque d'entacher davantage le nom de la famille.

*“ Nous avons su créer à Saint Clair un courant de sympathie ; on vous croit, ou l'on fait semblant de vous croire neurasthénique. Il est entendu que vous aimez vivre seule et je viens souvent vous voir. Désormais, je vous dispense de la messe. ”*³³

Le désir de l'arrangement est une constante dans *Thérèse Desqueyroux* ; l'auteur trouve son plaisir à en dénoncer vigoureusement les effets, ne laissant survivre à Saint Clair qu'une bien mince, et sordide façade d'harmonie sociale où triomphe l'hypocrisie. Mais cette harmonie ne fonctionne que négativement. Or Thérèse, contrairement aux usages de son époque et de son milieu, est une femme cultivée. Elle dépasse son mari, en intelligence, en finesse au point d'intimider et de décontenancer cet homme sûr de lui, et de le faire douter de ses valeurs bourgeoises et terriennes. En femme émancipée, elle fume la cigarette. Ce comportement heurte de front les conventions de son milieu ; il ne convient pas aux attitudes d'une femme "bien élevée", ainsi Thérèse est mal jugée par sa belle famille qui la méprise.

Dans ces conditions, Thérèse s'attire la foudre de toute la famille :

*“ Thérèse est isolée par sa famille qui la considère comme une excentrique, et refuse de ce fait la moindre confrontation ”.*³⁴

Après avoir subi l'indifférence de son père, elle se heurte maintenant à l'indifférence mortelle de sa belle famille. Pour celle-ci, elle est morte quoique vivante. Les décisions familiales et même celles qui la concerne personnellement sont prises à son insu et elle est enfermée dans sa chambre comme une emmurée vivante. Les visites lui sont interdites et la famille colporte des idées fausses sur son compte :

³³ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 121.

³⁴ Jean Luc dans *Thérèse Desqueyroux ou l'itinéraire d'une femme libre*, in NRF 1.2.1939, p. 4.

*“ Nous craignons que la pauvre petite ne s’en relève pas ; elle ne peut voir personne et le médecin dit qu’il ne faut pas la contrarier. Bernard l’entoure beaucoup, mais le moral est atteint... ”.*³⁵

Nous sommes devant un univers sans pitié : Thérèse emprisonnée dans l’ennui et la solitude se sent frappée d’une terrible et mystérieuse solitude qui la dépouille de toute sa force morale dans un monde tragique et hostile. Le mariage au lieu de mettre fin à la solitude de son enfance n’a fait que l’agrandir. Pour sa belle famille, l’opinion publique compte plus que les liens familiaux. Pour sauvegarder l’honneur familial aux yeux de l’opinion publique, elle n’hésite pas à séquestrer Thérèse en lui interdisant toute communication avec l’extérieur, comme si elle était une pestiférée. C’est en présence de sa meilleure amie que Thérèse oublie temporairement les tourments de la vie avant son mariage.

b- Anne

Anne fut pendant longtemps la meilleure amie de Thérèse. C’est elle qui aurait pu mettre fin à sa solitude. Elle se souvient toujours des longues promenades effectuées avec Anne dans les après - midis de l’été à la palombière. Elles discutaient de tout et de rien et c’est là qu’on sentait une lueur de joie chez Thérèse en compagnie d’Anne :

*“ Rien à se dire ; aucune parole : les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu’à l’approche d’un vol, il fait le signe du silence. Ainsi leur semblait-il qu’un seul geste aurait fait fuir leur informe et chaste bonheur. Anne la première, s’étirait, impatiente de tuer des alouettes au crépuscule. Thérèse qui haïssait ce jeu, la suivait pourtant insatiable de sa présence. ”*³⁶

La présence d’Anne semble rendre Thérèse heureuse, il est remarquable qu’elle reste insatisfaite de la présence d’Anne et jouit de ces longues haltes innocentes. La présence de la jeune fille constitue pour Thérèse, dans sa jeunesse, l’unique bonheur véritable. Cette sérénité qu’elle éprouve avec sa future belle sœur est même qualifiée *“ d’unique part en ce monde ”*.³⁷

³⁵ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p.120.

³⁶ *Idem.*, p.44.

³⁷ *Ibid.*, p.43.

En revanche, Anne semble ne pas éprouver les mêmes sentiments qu'elle. Car Anne n'aspire pas à la voir tous les jours.

*“ Anne préférerait ne pas revenir ; rien ne l'en eût empêchée sans doute ; pourquoi revenir tous les jours ? ”*³⁸

L'amitié entre les deux jeunes filles est réciproque, mais Thérèse éprouve pour Anne des sentiments plus forts et plus possessifs. Elle reporte sur la sœur de Bernard toute l'affection qu'elle a emmagasinée en elle si longtemps, et qu'elle ne peut donner ni à son père indifférent, ni à sa mère, morte à sa naissance. Mais Anne ne comprend pas combien Thérèse a soif d'amour. Elle ne s'attache pas trop à elle. Ensuite, le mariage de Thérèse contribue à les séparer.

Le mariage de Bernard et de Thérèse, contre toute attente, ne rapproche pas beaucoup les deux amies. Au contraire, la lettre où Anne raconte sa passion pour Jean Azévédo, les sépare totalement jusqu'à les rendre ennemies. Thérèse est jalouse d'Anne qui vit ce qu'elle a toujours recherché en vain, un amour vrai. Elle réussit à séparer Anne et Jean Azévédo.

Désormais, Anne se range dans le clan des Desqueyroux et juge mal sa belle sœur comme le font les autres membres de la famille :

*“ Je lui aurais tout pardonné, parce que, enfin c'est une malade ; mais son indifférence pour Marie je ne peux pas la digérer, une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant. ”*³⁹

Anne, la seule personne qui aurait pu sauver Thérèse d'une solitude amère, l'abandonne aussi à son triste sort.

Dorénavant, Anne consacre tout son amour et son temps à Marie. Thérèse apparaît à ses yeux comme insignifiante et son indifférence vis-à-vis de sa fille continue de l'éloigner d'elle car elle la considère comme un monstre.

De plus, il nous semble que le charme d'Anne, essentiel aux yeux de Thérèse, est à jamais détruit lorsqu' Anne a connu la volupté avec Jean Azévédo et puis s'est mariée. Or chez François Mauriac, la possession de la chair met toujours fin à la pureté de l'enfance. Ces deux choses ne sont jamais compatibles. N'est-ce donc pas la pureté d'Anne enfant qui attirait Thérèse ? Ce fait nous

³⁸ Ibid., p.45.

montre que ce sont les sentiments les plus purs qu'il faut voir dans son amitié pour Anne. Ainsi Thérèse demeure nostalgique d'une pureté absolue.

En dépit de tout, le destin a fait que les deux jeunes filles se séparent ; Anne reprend sa place dans la bourgeoisie en se mariant avec le fils Deguilhem selon les vœux familiaux. Quant à Thérèse, elle continue sa voie solitaire.

c - Marie

Thérèse continue à sombrer dans la solitude, même après la naissance de sa fille, Marie. Cet événement qui normalement emmène la joie dans les foyers, surtout la joie d'une mère qui a pu donner, saine et sauve, naissance à un enfant, ne semble pas combler le fossé qui se creuse entre Thérèse et les autres. Et pourtant, pendant la grossesse et après son acquittement au tribunal, un certain accord existe entre Thérèse et son mari, soudain rapprochés par la commune volonté d'éviter à tout prix, un procès en cours d'assises. Il faut tout tenter pour sauver Marie du déshonneur. Voici pour la première fois les époux *“ unis dans une seule chair, la chair de leur petite Marie ”*⁴⁰.

Cette expression suppose chez Thérèse un certain souci pour sa fille, une tendresse physique même, un sentiment charnel de sa maternité. Pour oublier un peu les tourments de la justice, elle pense avant tout, tout au début du roman, à son enfant Marie :

*“ Marie à cette heure, déjà s'endort dans une chambre d'Argelouse où Thérèse arrivera tard, le soir ; alors la jeune femme entendra, dans les ténèbres, ce sommeil d'enfant ; elle se penchera, et ses lèvres chercheront comme de l'eau cette vie endormie. ”*⁴¹

Ce que suggèrent “ l'eau ” et “ cette vie endormie ” c'est l'eau toute pure de l'enfance conservée sous l'épaisse croûte des fautes quotidiennes.

Pourtant ces instants de tendresse maternelle sont rares et temporaires. En général , Thérèse ne manifeste pas d'attachement à son enfant. La naissance

³⁹ Ibid., p.134.

⁴⁰ Ibid., p.28.

⁴¹ Ibid., p.26.

de Marie est un échec aussi évident que son mariage. Echec moins dévastateur parce que tout simplement Thérèse n'espère rien de cette grossesse.

D'ailleurs, elle subit sa grossesse comme une servitude supplémentaire :

*“ L’odeur du chocolat dans la chambre écoeurait Thérèse ; ce léger malaise confirmait d’autres signes : enceinte, déjà. Il vaut mieux l’avoir tout de suite, dit Bernard, après, on n’aura plus à y penser. Et il contemplait avec respect la femme qui portait dans ses flancs le maître unique des pins sans nombre. ”*⁴²

Voici Bernard déchargé du souci de la crainte de ne pas avoir de progéniture, mais pour Thérèse commencent de nouveaux tourments. Sa solitude continue de s'accroître, puisque les autres ne voient en elle que la mère de cet enfant qui va naître.

Dès qu'elle sent le bébé bouger en son corps, elle est saisie de peur devant les premières manifestations de cette vie inconnue. Et à la pensée de tout ce qu'elle communique malgré elle à cet être encore informe, de ces passions qui la pénètrent et l'empoisonnent, elle constate que la vie devient pour elle plus insupportable qu'auparavant. Plus rien, ni personne ne l'intéresse ; elle abandonne sa fille aux soins d'Anne et de la bonne. Bernard explique à Thérèse pourquoi elle n'a pas la garde de Marie :

*“ Marie part demain avec sa bonne pour Saint Clair, puis ma mère l’emmènera dans le midi. Nous trouverons une raison de santé. Vous n’espérez tout de même pas qu’on allait vous la laisser ? Il faut la mettre à l’abri, elle aussi ! Moi disparu, c’est elle qui, à vingt ans, aurait la propriété. ”*⁴³

Thérèse n'est pas bouleversée par l'attitude hostile de son mari qui lui enlève son bébé. En effet, la venue au monde de la petite Marie n'a pas aidé le couple Desqueyroux à surmonter son problème, ni à sortir Thérèse de sa solitude. Toutefois, on peut imaginer que la présence constante d'une enfant aurait pu peut être briser sa solitude. Malheureusement, sa belle famille l'a séparée de sa fille.

S'il est vrai que “ l'enfant est le père de l'homme ”, l'indifférence de Thérèse pour sa fille peut trouver son explication dans sa propre enfance où orpheline de mère, elle a souffert de l'indifférence de son père.

⁴² Ibid., p.62.

⁴³ Ibid., p.108.

On peut rapprocher son cas de celui de la mère dans *Vipère au poing* d'Hervé Bazin. Celle-ci maltraite ses enfants en particulier son fils, Poil de Carotte, car elle-même n'a rencontré que de l'indifférence de la part de ses parents trop occupés par leur vie mondaine.

Il semble qu'inconsciemment, ces deux mères veulent se venger sur leurs propres enfants de leurs souffrances passées.

5- Sa vie de couple

Dans *Thérèse Desqueyroux*, le couple Thérèse-Bernard était un échec dans la mesure où le mari et la femme ne semblent pas avoir le même point de vue sur la vie en général, et sur le mariage en particulier.

Thérèse a pensé que Bernard était le candidat idéal. D'ailleurs il s'est montré un fiancé aimable et plein d'humour :

*“ Sous la dure écorce de Bernard n’y avait-il pas une espèce de bonté ? Lorsqu’il était tout près de mourir, les métayers disaient “ après lui, il n’y aura plus de monsieur ici ” oui, de la bonté, et aussi une justesse d’esprit, une grande bonne foi ; il ne parle guère de ce qu’il ne connaît pas ; il accepte ses limites ”.*⁴⁴

Mais après le mariage, Thérèse s'est vite rendu compte que Bernard s'occupe davantage de sa chasse et de ses propriétés que de sa femme.

a - L'angoisse de Thérèse

Thérèse avait hâte de se marier pour sortir de sa solitude. Mais juste après le mariage, une sorte de peur l'a saisie : l'angoisse d'être désormais pour son mari non la femme qu'on aime, mais celle qu'on utilise, celle qui est faite pour donner du plaisir et des enfants :

“ Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants qu’il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu’ils reniflent de bonheur dans une auge (“ c’était moi, l’auge ” songe Thérèse). Il avait leur air pressé, affairé,

⁴⁴ Ibid., p.42.

*sérieux ; il était méthodique. “ Vous croyez vraiment que cela est sage ? ” risquait parfois Thérèse, stupéfaite ”.*⁴⁵

Thérèse a essayé de dialoguer au début de leur mariage mais en vain. Le couple Desqueyroux va à la dérive Bernard ne s'occupe plus de sa femme :

*“ Le mari de Thérèse ne communique plus avec elle que de manière épisodique et elliptique, et ce qui irrite au plus haut point l'héroïne, il sait toujours et dans tous les cas quoi faire... ”.*⁴⁶

Chacun s'enferme dans son silence et sa solitude.

b- La justice de Bernard

Thérèse, après la tentative de meurtre, a été sauvée par le témoignage de son mari. Mais elle n'a été enlevée à la justice de tout le monde que pour être livrée à la justice de celui-ci. Bernard devient le bourreau qui va imposer et faire exécuter ses propres lois. Ainsi Thérèse, plus intelligente que lui, n'a plus le droit d'émettre ses idées ou de proposer quoique ce soit au sein de la famille, encore moins auprès de son mari. C'est ainsi que Bernard réplique à une parole de Thérèse :

*“ Quoi ? Vous osez avoir un avis ? Émettre un vœu ? Assez. Pas un mot de plus. Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir mes ordres, - à vous conformer à mes décisions irrévocables. ”*⁴⁷

A Argelouse il n'existe qu'une justice, celle de la famille et l'accusée ne peut se défendre. Le bourreau a déjà délibéré, il a pesé et arrêté sa sentence. Il n'a pas besoin d'explication, parce qu'il croit connaître la raison du crime : Thérèse a voulu le déposséder de ses pins, ce qui n'est pourtant pas la vraie raison du geste de sa femme.

C'est alors que Bernard condamne Thérèse au silence et à la solitude tout en essayant de lui faire croire qu'il agit pour l'intérêt familial et non par vengeance personnelle :

⁴⁵ Ibid., p.51.

⁴⁶ Christian Lagarde, *Point de vue sur la Lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Manciet*, Lenga, 1999, vol. 23 N°46, p.179

⁴⁷ Ibid., p.106.

“ Je ne cède pas à des considérations personnelles. Moi je m’efface : la famille compte seule. L’intérêt de la famille a toujours dicté toutes mes décisions.

J’ai consenti, pour l’honneur de ma famille, à tromper la justice de mon pays. ”⁴⁸

L’intérêt de la famille, c’est le maître mot de Bernard et des siens. Ceux-ci exigent un comportement exemplaire en société et à la hauteur d’une famille bourgeoise. C’est pourquoi l’attitude de Thérèse et son acte criminel doivent être couverts à tout prix pour ne point ternir l’image de la famille. Ils savent sauver les apparences, ce qu’ils appellent “ accomplir leur devoir ”.

En outre, cette situation semble plaire à Bernard : lui qui se sentait vulnérable devant l’intelligence de sa femme, commence à retrouver sa place de maître. Car il pense que le mari doit toujours se sentir plus fort que sa femme :

*“ Mais ce soir, Bernard avait le sentiment de sa force ; il dominait la vie. Il admirait qu’aucune difficulté ne résiste à un esprit droit qui résonne juste ; même au lendemain d’une telle tourmente, il était prêt à soutenir que l’on n’est jamais malheureux, sinon par sa faute ”.*⁴⁹

Ce combat de leadership au sein de la famille est le lot de la famille pendant plusieurs mois, et si auparavant c’était toujours Thérèse qui commandait parce qu’elle est la plus intelligente et la plus cultivée, dorénavant Bernard reprend son autorité ; la situation est renversée.

L’incommunicabilité fondamentale qui préside aux relations de Thérèse avec sa famille et sa belle famille vient de motifs inconciliables à propos de leurs systèmes de pensée. D’abord, pour les Desqueyroux et les Larroque, la femme est considérée comme inférieure et seulement utile à procréer. Elle est rabaissée au rang d’instrument de réussite sociale comme les terres. En effet, les familles bourgeoises des Landes ne vivent que pour l’opinion publique et pour leurs terres. Tout leur comportement s’explique par leur peur d’être mal jugés par la société et de perdre leurs positions domaniales. Ils considèrent donc comme une ennemie ce qui risque d’entacher leur réputation, et ils pensent que Thérèse a tenté le meurtre pour déposséder Bernard de ses terres. Or ce système de pensée est à

⁴⁸ Ibid., p.108.

⁴⁹ Ibid., p.110.

l'opposé de celui de Thérèse qui apparaît plutôt révolutionnaire. Pour Thérèse, seule compte avant tout la vérité sur elle-même et sur le monde. Pour elle, la vérité prime les apparences, les possessions domaniales ne constituent pas une raison de vivre. Voici comment Lagarde en citant Mauriac définit la famille Desqueyroux :

“ *Murs et dépendances finissent par être unis à la famille comme à l'escargot sa coquille. On ne saurait y toucher sans la toucher*”⁵⁰

Cette image de l'escargot et sa coquille, explique bien cette impossibilité de communication entre Thérèse et sa belle famille. Tant que la jeune femme reste à Argelouse, elle sera vouée à la solitude.



⁵⁰ Christian LAGARDE dans *Point de vue sur la Lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Manciet*, Lenga, 1999, vol. 23 N°46, p. 175

CHAPITRE II - SON ENTOURAGE

Nous allons maintenant étudier l'influence de l'entourage immédiat de Thérèse sur sa solitude. Est ce que ses compagnes de couvent dans son enfance et son ami, Jean Azévêdo, ont-ils joué un rôle important dans sa vie ?

1- Les compagnes du couvent

Au couvent, Thérèse n'a jamais eu de véritables amis. Habitée à être seule, elle préfère consacrer son temps libre à ses lectures au lieu de se joindre à ses camarades dans les jeux et les conversations juvéniles. Est-il normal qu'une enfant comme Thérèse reste froide et enfermée sur elle-même dès son jeune âge? On peut penser que cette attitude est une conséquence de sa prime enfance. Abandonnée par son père, élevée par une nourrice qui ne pouvait pas communiquer suffisamment avec elle, Thérèse s'enfonce de plus en plus dans une solitude affective. Elle ne se lie pas avec ses camarades d'école.

De plus, Thérèse victime de sa supériorité intellectuelle, dépasse de beaucoup les autres élèves en culture générale. Elle a été proposée comme modèle à ses camarades par les institutrices :

*“ Des maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Desqueyroux : Thérèse ne demande point de récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtement... Ainsi s'exprimait une de ses maîtresses ”.*⁵¹

N'est-ce donc pas ces louanges des maîtresses à l'endroit de Thérèse qui irritent ses camarades et qui les éloignent de Thérèse ?

Par conséquent, l'héroïne se réfugie dans la lecture de livres romantiques comme le personnage du roman *Madame Bovary* de Flaubert. Elle n'a de véritables compagnons que des livres. Atteinte également du “bovarysme”, elle n'arrive pas à admettre les réalités de la vie. Cet état d'esprit explique en grande

⁵¹ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*., p. 36.

partie sa solitude et l'éloignement de ses camarades de couvent. Cette différence intellectuelle creuse un fossé entre elles.

2- Jean Azévédó

Si Thérèse n'a pas eu d'amies au couvent, pendant les vacances, elle rencontre régulièrement un ami juif, Jean Azévédó. Il n'existe entre eux rien d'équivoque. Ils sont simplement amis parce qu'ils aiment converser ensemble, échanger des idées philosophiques. Leur entente reste purement intellectuelle. Jean avive en Thérèse "*la vie de l'esprit*" et l'aide à approfondir sa connaissance d'elle-même :

*" Azévédó niait qu'il existât une déchéance pire que celle de se renier. Il prétendait qu'il n'était pas de héros ni de saint qui n'eût fait plus d'une fois le tour de soi-même, qui n'eut d'abord atteint toutes ses limites... S'accepter, cela oblige les meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes, mais à visage découvert et dans un combat sans ruse ".*⁵²

Jean convainc Thérèse à s'accepter comme femme intellectuelle et la pousse à se battre pour faire triompher ses idées. Quand il lui rappelle sans cesse : "*qu'ici vous êtes condamnée au mensonge jusqu'à la mort*"⁵³, c'est pour l'encourager à quitter cet univers étouffant de la province, pour aller à Paris. Là, elle pourra aller dans des endroits que fréquentent d'autres intellectuels. La liberté qui refuse le conformisme social est soulignée par Jean :

*" Regardez me disait-il, cette immense et uniforme surface de gel où toutes les âmes ici sont prises ; parfois une crevasse découvre l'eau noire : quelqu'un s'est débattu, a disparu ; la croûte se reforme... car chacun, ici comme ailleurs, naît, avec sa loi propre ; ici comme ailleurs, chaque destinée est particulière ; et pourtant il faut se soumettre à ce morne destin commun ; quelques uns résistent ; d'où ces drames sur lesquels les familles font silence. Comme on dit ici : il faut faire silence ... ".*⁵⁴

⁵² Ibid., p.85.

⁵³ Ibid., p.84.

⁵⁴ Ibid., p.84.

Avec une cruauté innocente, Jean rapporte à Thérèse quel a été le destin de sa grand-mère Bellade qui a disparu des albums familiaux des Desqueyroux parce qu'elle a voulu se révolter contre l'esprit bourgeois de la famille. Il lui fait entrevoir que son destin, à elle Thérèse, peut ressembler à celui de cette grand-mère, si elle ne fait pas attention. Il lui apprend l'existence de lieux comme Paris où l'on peut s'épanouir individuellement. Thérèse, ignorante de la réalité parisienne est séduite par les propos de Jean qui exaltent sa soif de liberté.

L'influence pernicieuse des paroles de Jean Azévédou sur Thérèse s'ajoute à celle des lectures romantiques pour lui faire entrevoir un monde meilleur ailleurs que dans les Landes. Au lieu de contribuer à l'épanouissement personnel de l'héroïne, ces conversations la rendent encore plus insatisfaite.

A la fin des vacances, Jean Azévédou quitte Argelouse pour retourner à Paris; alors, Thérèse retourne à sa solitude avec une conscience plus grande de ce qu'elle croit être son infortune, c'est-à-dire la vie silencieuse de la campagne.

*“ J'incline à croire que ce parisien n'en pouvait plus de silence, du silence d'Argelouse, et qu'il adorait en moi son unique auditoire, dès que je l'eus quitté, je crus pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue ; et parfois je me demandais si j'atteindrais enfin l'air libre avant l'asphyxie. ”*⁵⁵

Même avant son mariage, Thérèse a l'impression d'être “ enterrée ” à Argelouse où rien de particulier n'arrive. La vie se déroule calmement sans changement notable. Thérèse a l'impression de pénétrer dans “ *un tunnel indéfini* ”, où elle ne trouve rien pour assouvir sa soif de vie intellectuelle et de liberté. De plus, les lettres qu'elle envoie à Paris pour Jean restent sans réponse. Alors qu'en la présence de Jean, elle croit revivre, en son absence, elle retombe dans l'ennui de la monotonie quotidienne. Sans éprouver pour Jean une quelconque affection profonde, elle aime sa présence à cause de leur similitude intellectuelle. Jean est un être qui pense, qui se pose des questions et qui démasque l'hypocrisie de la société bourgeoise. En ce sens, on peut dire que Jean énonce les idées de Mauriac jeune qui avait aussi été attiré par les illusions de la vie parisienne.

⁵⁵ Ibid., p.87.

CHAPITRE III

LES LIEUX

Ainsi, ni sa famille, ni son entourage immédiat ne peuvent briser sa solitude, qu'en est-il des lieux, qui constituent le cadre de vie ? Dans *Thérèse Desqueyroux*, les lieux sont porteurs de messages et constituent pour Thérèse des moyens matériels lui permettant de définir et de déterminer son identité. Des liens étroits se tissent entre eux et l'héroïne. Plus que les personnes, les lieux jouent un rôle déterminant dans la solitude de Thérèse.

1 - Les Landes ou la solitude heureuse

Si Thérèse veut quitter Argelouse, c'est à cause de ses habitants qui la rejettent et non à cause du pays qu'elle aime. En effet, il existe entre Thérèse et la terre des landes une communion si grande que c'est vers elle qu'elle reviendra plus tard à la fin du roman *La fin de la Nuit*.

Le pays landais la comprend et sait communiquer avec elle dans une symbiose romantique; plus que cela, il fait partie d'elle-même et elle y vit une solitude heureuse.

Tout d'abord, elle est si imprégnée de cette terre qu'elle y trouve l'air qui la fait vivre. Plusieurs fois, il lui suffit d'humer la brume, si caractéristique des landes pour retrouver du courage et de la force. Lorsqu'elle quitte les couloirs étouffants du tribunal après le verdict, *"Thérèse Desqueyroux, sentit sur sa face la brume et, profondément l'aspira"⁵⁶*.

Ainsi, après l'épreuve terrible du jugement, ni son père ni Bernard ne pensent à l'embrasser, la brume de sa terre natale est la première à poser *"un baiser"* sur sa face de *"brûlée vive"*. De plus, à la sortie du Palais de Justice, les rues d'Argelouse semblent comprendre le désir d'incognito de la jeune femme, elles sont désertes et *"Le crépuscule recouvrait Thérèse, empêchait que les*

⁵⁶ Ibid, P.24

hommes la reconnaissent»⁵⁷. Il existe ainsi une complicité naturelle entre elle et la ville.

De plus, pour Thérèse le silence d'Argelouse n'existe pas. Les pins lui parlent constamment: *"Thérèse aimait ce dépouillement que l'hiver finissant impose à une terre déjà si nue; pourtant la bure tenace des feuilles mortes demeurait attachée aux chênes. Elle découvrait que le silence d'Argelouse n'existe pas. Par le temps le plus calme, la forêt se plaint comme on pleure sur soi-même, se berce, s'endort et les nuits ne sont qu'indéfini chuchotement"*⁵⁸.

Il n'y a pas de secret entre eux. Les pins sont pour Thérèse des êtres vivants où elle trouve refuge et ils sont ses vrais amis. Jamais ils ne l'ont déçue. Ce sont eux qui l'escortent et lui font une haie d'honneur lorsqu'elle doit quitter Argelouse pour Paris. Ils comprennent que ce départ est une étape nécessaire au bonheur de l'héroïne.

Mais la terre landaise n'est pas seulement une amie pour Thérèse, elle fait partie intégrante d'elle-même. L'héroïne répète plusieurs fois qu'elle s'identifie avec elle: *"Elle avait toujours eu la propriété dans le sang"*⁵⁹.

Elle s'attache aux domaines non pour leur valeur vénale ou pour un intérêt bourgeois de possession, mais parce qu'elle l'aime. Elle se dit aussi: *"Elle chassait cette pensée, ayant l'amour des pins dans le sang, ce n'était pas aux arbres qu'allait sa haine"*⁶⁰.

Lorsqu'elle rêve qu'elle incendie la forêt, elle chasse cette mauvaise pensée de son esprit parce qu'elle sait qu'elle ne le fera jamais ; détruire la forêt, ce serait se détruire elle-même, se suicider.

D'ailleurs, elle n'a jamais eu besoin d'ouvrir les yeux pour reconnaître les bruits des bêtes ou la nature des plantes autour d'elle. En vraie paysanne landaise, il lui suffit d'entendre les bruits ou de sentir les odeurs pour tout de suite les identifier: *"Elle traverse à tâtons le jardin du chef de gare, sentit des chrysanthèmes sans les voir"*⁶¹

⁵⁷ François MAURIAC, *Thérèse Desqueyroux*, P.24

⁵⁸ Ibid, p.170

⁵⁹ Ibid, P.47

⁶⁰ Ibid, P.98

⁶¹ Ibid, P.35

Même dans un restaurant parisien, elle est poursuivie par les odeurs de son pays natal: *"Thérèse se souvient de cette odeur: géranium et saumure"*⁶².

Et lorsqu'à la fin du roman, elle doit rester à Paris, elle regrette profondément la lande, et la voit avec nostalgie: *"Elle vit en esprit la route où (Bernard) roulerait, crut que le vent froid baignait sa face, ce vent qui sent le marécage, les copeaux résineux, les feux d'herbes, la menthe, la brume"*⁶³. Elle regrette aussi le chant des coqs et l'appel des chouettes.

Elle ne sait pas encore qu'entre elle et la terre landaise il n'y aura jamais un adieu. Cette séparation n'est qu'un au revoir. Elle ne peut se renier elle-même, la terre vit en elle. A Argelouse seulement, elle se sent aimée, *"embrassée"* par le vent et accueillie avec chaleur par les pins, ses seuls amis. Ils parlent le même langage et la terre seule peut vaincre sa solitude.

Car :*"La forêt ne me fait pas peur dit-elle, ni les ténébres. Elles me connaissent; nous nous connaissons. J'ai été créée à l'image de ce pays aride"*⁶⁴.

Durant l'épreuve insurmontable qu'elle a dû subir à Argelouse à cause de la cruauté de son entourage, la terre landaise a toujours été son réconfort, plus que cela, elle lui a apporté l'affection parentale dont elle était sevrée, elle peut y vivre sans maque et heureuse. Là, elle n'est plus seule.

En ce sens, F. Mauriac peut dire: *"Thérèse Desqueyroux, c'est moi"*. Car cet amour des landes, il l'a toujours possédé. L'écrivain ne se sent vraiment heureux que sur sa terre natale et il y trouve sa véritable inspiration.

Mais la construction des hommes tels les bâtiments restent des lieux de menace pour Thérèse. La maison des Desqueyroux où règne la domination hostile de Bernard et de sa belle-famille devient pour elle une prison.

2- La maison des Desqueyroux à Argelouse

La ville d'Argelouse a beaucoup contribué à la solitude de Thérèse. C'est ici, que toute jeune, elle est venue passer ses vacances solitaire.

⁶² Ibid, P.57

⁶³ Ibid, P.146

⁶⁴ Ibid, P.124

Après la tentative de meurtre, Thérèse doit comparaître devant le tribunal, mais son procès aboutit à un acquittement grâce à l'influence de son père et à la complicité de la victime, son mari. Les intérêts familiaux l'emportent sur la justice humaine, mais cela ne peut être sans conséquence énorme sur Thérèse car cette fois-ci elle n'échappera pas à la justice de la famille de Latrave et de son mari, Bernard. A priori, Thérèse, à son retour à Argelouse, veut reprendre une vie normale auprès de Bernard. Mais celui-ci n'a pas tardé à lui annoncer une sorte de séquestration en lui faisant comprendre qu'il est désormais le maître de la maison :

*“ Faisons vite, que tout soit dit une fois pour toutes : demain nous quitterons cette maison pour nous établir à côté, dans la maison Desqueyroux. Je ne veux pas de votre tante chez moi. Vos repas vous seront servis par Balionte dans votre chambre. L'accès de toutes les autres pièces vous demeure interdit ; mais je ne vous empêche pas de courir les bois ”.*⁶⁵

Désormais Thérèse devient prisonnière. Cette claustration physique met Thérèse dans une solitude dangereuse qui la pousse peu à peu au désespoir :

*“ Elle ne quitte plus son lit, elle laisse son confit et son pain disait, quelque temps de là Balionte à Balion. – Mais je te jure qu'elle vide bien sa bouteille. Autant qu'on lui en donnerait, à cette garce, autant qu'elle en boirait. Et après ça, elle brûle les draps avec les cigarettes. ”*⁶⁶

Enfermée dans la maison des Desqueyroux, elle ne mange plus normalement, mais s'adonne à ses vices, l'alcool et les cigarettes. Son état physique se détériore rapidement de telle sorte qu'elle risque aussi de perdre la raison. Elle reste longtemps, immobile, accroupie, le menton sur les genoux, les bras autour des jambes, attendant de mourir.

Quand elle parle de sa vie, c'est l'évocation de l'obscurité d'un lieu clos, d'une asphyxie qui revient souvent. Les images qui évoquent l'enfermement hantent son imagination. Le rythme haché de son discours évoque un acte réflexe,

⁶⁵ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p.108.

⁶⁶ Idem., p. 125.

un geste de sursis avant l'étouffement total. La fumée des cigarettes remplit la chambre et apporte sa nappe acre et noirâtre qui se colle aux murs. En tout cas, ces vapeurs la mettent dans un état second voisin de la folie.

Thérèse s'enfonce alors dans des rêves fiévreux pour oublier son existence. C'est malheureusement la seule façon pour Thérèse de survivre dans cette prison; son esprit l'emmène loin dans une vie où se trouvent pêle-mêle Paris, Jean Azévodo, l'étui à cigarette, des jeunes femmes. Seule, la fuite dans une vie imaginaire l'aide à supporter son malheur.

Thérèse reste dans cette vie misérable jusqu'au jour où Anne, son fiancé, et la belle famille viennent la voir. Comme convenu, dans une lettre que Bernard a envoyée d'avance, Thérèse a essayé de se préparer à cette rencontre. Mais c'est une malade amaigrie, pâle, qui fait peur et pitié que voient les visiteurs. La punition infligée par Bernard se retourne publiquement contre lui. Et il est contraint de libérer Thérèse, de se séparer d'elle. Bernard entend garder l'administration de tous les biens et lui verser régulièrement une pension. Thérèse obtient la permission d'aller à Paris

3- Paris

Si Argelouse représente la tradition, Paris, au contraire, est le symbole de la modernité. C'est pourquoi Thérèse, pendant sa séquestration, a toujours rêvé d'aller vivre dans cette ville, pleine d'espoir et d'avenir.

a- Idéalisat

Thérèse Desqueyroux, pendant sa réclusion à Argelouse, est devenue de plus en plus solitaire. Argelouse incarne à ses yeux l'enfermement, et Paris la liberté :

“ Elle trouve une issue dans la fuite vers la modernité, la liberté et l'ouverture que représente Paris, qui cependant, au moment où Mauriac

l'abandonne, sur le trottoir de la rue Royale, n'est encore qu'un univers mythique à découvrir et à intégrer."⁶⁷

Pour Thérèse Paris est la ville où elle peut vivre et agir sans contraintes, ni peur. C'est pourquoi le jour où Bernard annonce à Thérèse qu'il va lui donner sa liberté après le mariage d'Anne, elle repense à toutes les conversations avec Jean Azévédo et ne trouve plus le sommeil :

" Elle n'avait pu dormir, durant la nuit qui suivait. Une inquiète joie lui tenait les yeux ouverts. Elle entendit à l'aube les coqs innombrables qui ne semblaient pas se répondre : ils chantaient tous ensemble, emplissaient la terre et le ciel d'une seule clameur. Bernard la lâcherait dans le monde, comme autrefois dans la Lande cette laie qu'il n'avait pas su apprivoiser ".⁶⁸

Bernard va bel et bien remplir sa promesse et libérer Thérèse comme convenu. Mais est-ce que cette nouvelle vie que Thérèse a toujours souhaitée, va pouvoir être à la hauteur de son attente ? Paris comblera t-elle sa solitude ?

b- L'illusion de Paris

Thérèse a pu quitter Argelouse. Mais dorénavant, le reste de sa vie est en sursis, car elle demeure prisonnière de ses souvenirs, de visions, d'odeurs, de sa vie passée. C'est ainsi qu'au moment où son mari la laisse à Paris :

*" Elle découvrait que le silence d'Argelouse n'existe pas. Par les temps les plus calmes, la forêt se plaint comme on pleure sur soi-même, se berce, s'endort et les nuits ne sont qu'un indéfini chuchotement. Il y aurait des aubes de sa future vie, de cette inimaginable vie, des aubes si désertes qu'elle regretterait peut être l'heure du réveil à Argelouse, l'unique clameur des coqs sans nombre. Elle se souviendra, dans les étés qui vont venir, des cigales du jour et des grillons de la nuit. Paris : non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables ; les foules des hommes après la foule des arbres. "*⁶⁹

⁶⁷ Christian LAGARDE dans *Point de vue sur la Lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Manciet*, Lenga, 1999, vol. 23 N°46, p.184.

⁶⁸ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p.137.

⁶⁹ Ibid, p.138.

Paris suscite en Thérèse, de prime abord, de la nostalgie. Elle regrette la forêt de pins et ses bruits animaliers. Les bruits quotidiens venant de la nature lui manquent. Ce commencement d'une autre vie apparaît aux yeux de Thérèse, non point comme le début de la liberté qu'elle a tant désirée, mais comme l'aube d'autres tourments. Elle n'échappe pas à sa solitude ; la foule des arbres a cédé la place à la foule des hommes.

A la fin du roman, restée seule à la terrasse d'un café parisien, elle regarde les passants, attendant l'aventure. Elle boit de l'alcool et fume sans arrêt des cigarettes, se farde et regarde sa silhouette dans un miroir. " *Elle songe : je n'ai pas d'âge* ".⁷⁰ Tout semble lui sourire car elle a l'argent pour se payer tous les plaisirs qu'elle veut, elle reste jeune d'allure. Désormais personne ne peut contrecarrer ses projets de liberté. Elle espère donc donner libre cours à son appétit sexuel :

*" Il suffisait qu'elle demeurât immobile : comme son corps, étendu dans la Lande du midi, eut attiré les fourmis, les chiens, ici elle pressentait déjà autour de sa chair une agitation obscure, un remous "*⁷¹

En effet, elle a toujours recherché la satisfaction de son désir charnel. La jouissance, c'est ce qu'elle veut dans cette forêt d'hommes. Elle croit qu'à Paris, elle obtiendra des inconnus, rencontres au hasard de ses promenades, ce que son mari n'a pas pu lui donner, la satisfaction sexuelle. Ce qu'elle chérit à Paris,

*" C'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête "*⁷² .

Elle garde encore des illusions sur ce que peut lui apporter des aventures sans lendemain avec des hommes de passage.

Mais déjà ces dernières pages du roman montrent qu'au fond elle n'est pas tout à fait dupe. Le fait qu'elle boive de l'alcool pour s'étourdir, qu'elle fume sans arrêt par énervement, qu'elle se farde pour cacher l'usure du temps sur son visage, qu'elle essaie de se rassurer sur son âge, toutes ces attitudes trahissent une peur inconsciente de l'échec. Thérèse est assez intelligente pour pressentir la vérité. Elle n'est plus très jeune et une sexualité débridée avec des inconnus

⁷⁰ Ibidem, p. 148

⁷¹ Ibid,148

risque de souligner sa solitude au lieu de la guérir. Cela elle le sait au fond d'elle-même, dans la mesure où elle s'érige en porte parole de François Mauriac, chrétien .

D'ailleurs, la vérité sur sa condition de solitaire, elle l'a constatée depuis longtemps, depuis son retour à Argelouse après le verdict du tribunal. Elle a constaté elle-même la fatalité qui pèse sur son destin :

*“ Dire qu'elle a cru qu'il existait un endroit où elle aurait pu s'épanouir au milieu d'êtres qui l'eussent comprise, peut être admirée, aimée ! Mais sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'aux lépreux son ulcère. ”*⁷³

Sa solitude n'est pas seulement une souffrance psychologique, elle est devenue une définition d'elle-même. Comme les plaies sur le corps du lépreux le font reconnaître à tous comme un malade inguérissable à l'époque, la solitude apparaît comme la marque indélébile de Thérèse. Elle est la solitude personnifiée. Quoiqu'elle fasse, où qu'elle aille, elle ne pourra se débarrasser de sa solitude comme elle ne peut renier son identité.

La capitale française ne peut apporter une fin à sa souffrance, car dans cette errance dans les rues, que cherche-t-elle en réalité ? Est-ce simplement un plaisir sensuel ? Cette errance n'est-elle pas aussi paradoxalement l'expression d'une recherche incessante de la pureté de l'enfance absolu dont l'auteur lui-même est assoiffé ? Et au-delà de l'enfance, l'être de l'héroïne n'est-il pas tendu vers une quête du divin comme l'indique Kosuke Fukuda :

*“ Dans le dénouement où Dieu est, à première vue, effroyablement absent, Thérèse commence à errer dans Paris. Pour goûter à une paix susceptible d'arrêter cette errance, elle devra donc retrouver cette pureté, qu'elle ne cesse de rechercher, en effet, de la première à la dernière page du roman. Il nous semble que ,de la même manière que la pureté de l'enfance permet de s'acheminer vers Dieu dans la plupart de ses autres romans , Mauriac fasse allusion ici à la présence de Dieu qui, bien qu'absent de cette œuvre, poindrait à l'issue de l'errance de l'héroïne ”*⁷⁴.

⁷² Ibid,p148

⁷³ Ibid., p.104.

⁷⁴ FUDUKA-K, *Présence et absence dans Thérèse Desqueyroux*, in Travaux de centre d'étude et des recherches sur François Mauriac, 1993, N°33, p 47

D'après l'auteur, elle va à la rencontre de Dieu qui est Amour.

Thérèse fait donc l'expérience traumatisante de ses contradictions. Elle est comme perdue entre deux mondes : celui de la tradition étouffante, et celui des temps modernes, terre inconnue terrifiante à conquérir. C'est pour cette raison qu'à Paris, lorsque Bernard va la quitter au café, elle manifeste quelques inquiétudes. Elle aurait aimé que Bernard lui pardonne et la ramène à Argelouse :

“ Thérèse songeait que les êtres nous deviennent supportable dès que nous sommes sûrs de pouvoir les quitter ”⁷⁵

Quand Thérèse a vraiment quitté Argelouse, cet endroit perd à son égard l'air étouffant et le silence qui l'avait torturée. Il en va de même pour Bernard.

Au moment de le quitter, elle voudrait rester avec lui. Quelles sont réellement les causes de la solitude de Thérèse? Il est difficile de donner une réponse exacte.

Conclusion de la deuxième partie

Nous avons essayé de démontrer dans cette deuxième partie que Thérèse Desqueyroux est victime du mauvais traitement de son père, de Bernard et de sa belle famille. Ceux-ci portent en grande partie la responsabilité de la solitude de l'héroïne.

Elle a d'abord souffert de la misogynie caricaturale de son père, victime lui-même des idées préconçues bourgeoises quand au statut de la femme au début du XXème siècle. Puis émancipée, cultivée et incomprise de son mari qui appartient à “ *la race aveugle et implacable des simples* ”⁷⁶, elle s'offre en modèle à toutes les victimes de la “ solitude sexuelle ”. Elle ne ressent que du dégoût pour Bernard depuis l'expérience d'avilissement qu'elle subit à sa nuit de noces. Ainsi, tout son comportement heurte de front les conventions de son milieu qui la considère comme une menace à leur existence comme un monstre. C'est

⁷⁵ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p136

⁷⁶ *Ibidem*, p38

pourquoi sa belle famille n'hésite pas à l'écarter brutalement, l'acculant à une mort lente ou au suicide :

*“ Le cas de Thérèse démontre que [] les règles du jeu de la vie familiale permettant d'humilier, de torturer, voire de ruiner les membres de la famille assujettis, sont consacrés par les lois juridiques et approuvés par les mœurs publiques. C'est l'hypocrisie qui règle les relations intrafamiliales ”*⁷⁷

Thérèse dont l'âme est éprise d'absolu et de vérité ne peut que souffrir terriblement de cette injustice et de cette hypocrisie impunies. L'auteur la décrit comme une bête traquée cherchant désespérément un moyen de survie. Les images de la clôture et de l'étouffement par asphyxie font sentir davantage l'angoisse de cette âme solitaire. Thérèse emploie encore une autre métaphore pour décrire son isolement : *“ J'ai été créée à l'image de ce pays aride où rien n'est vivant hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades ”*⁷⁸

Seule la fuite (mais où ?) peut la sauver, puisque même Paris se révèle un piège.

L'hétérodoxie de François Mauriac nous a donc peint une meurtrière qui, d'un certain point de vue, semble au lecteur non coupable. Sa tentative d'assassinat, n'est-elle pas, dans cette optique, un geste désespéré pour survivre malgré tout ? *“ Dans ces conditions,...la tentative de meurtre passe pour une révolte aveugle et désespérée ”*⁷⁹ Peut-on parler d'un geste d'auto défense, minimisant ainsi la culpabilité de l'héroïne ?

⁷⁷ TVERDOTA György, *Frères jumeaux et sœurs jumelles : Thérèse Desqueyroux de François Mauriac et une possédée de Lászlo Nemeth* : Roman 20-50, 2002, N°34, p104

⁷⁸ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 124

⁷⁹ TVERDOTA György, *Frères jumeaux et sœurs jumelles : Thérèse Desqueyroux de François Mauriac et une possédée de Lászlo Nemeth* : Roman 20-50, 2002, N°34, p. 104

**TROISIEME PARTIE :
LES CAUSES INTERIEURES DE
LA SOLITUDE DE THERESE**

Nous avons donc vu dans cette deuxième partie que les “ monstres ” sont en fait Bernard, la belle famille et même son père dans leur égoïsme et leur incompréhension. Toutefois, ces constatations ne nous dispensent pas d’analyser la part de responsabilité de Thérèse. Dans quelle mesure peut-on dire que Thérèse est aussi un monstre ?

CHAPITRE I - LE MONSTRE

Thérèse, qui était une petite fille modèle, par son intelligence et son calme, devient de plus en plus étrangère à son entourage. La petite fille docile qui aimait la solitude disparaît et cède la place à une femme imprévisible et “ monstrueuse ”. Thérèse a essayé d’empoisonner son mari sans qu’elle sache vraiment pourquoi. Autrement dit, elle semble être possédée par des forces maléfiques qui, en paralysant sa lucidité, la poussent à des actes inconsidérés.

1- La genèse d’un crime

Rappelons encore que Thérèse a été mal aimée dans son enfance. Ce début solitaire dans la vie l’amène à se méfier de tout son entourage. “ Mal dans sa peau ”, elle dirige son agressivité sur sa belle famille :

*“ Où est le commencement de nos actes ? Notre destin, quand nous voulons l’isoler, ressemble à ces plantes qu’il est impossible d’arracher avec toutes les racines. Thérèse remontera-t-elle jusqu’à son enfance ? Mais l’enfance est elle-même une fin, un aboutissement. ”*⁸⁰

Comment l’enfance peut-elle être “ une fin, un aboutissement ” ? Ce monologue intérieur nous montre que dans le cas de Thérèse, il semble qu’elle ait

⁸⁰François Mauriac et Thérèse Desqueyroux., p.36.

subi un tel traumatisme psychique dans son enfance, que sa vie affective s'est arrêtée à cette époque là. Elle n'est plus capable d'éprouver une quelconque émotion vraie après cet événement. Son cœur est comme anesthésié pour toujours. Elle est " morte " à l'intérieur d'elle-même. Sa vie est désormais attachée solidement à " ses racines", c'est-à-dire à son enfance. Le mal ou " le monstre " semble avoir germé en elle sur le " fumier " de ses souffrances enfantines. Dès son jeune âge, elle se plait déjà à voir les autres souffrir parce qu'elle a trop souffert elle-même.

*" Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait de mes amies ; pure souffrance qu'aucun remord n'altérait : douleurs et joies des plus innocents plaisirs. "*⁸¹

Nous constatons dans ce monologue intérieur que Thérèse, " le monstre " est née malgré elle dans la solitude de son enfance.

Et la solitude engendre l'ennui qui rampe comme un serpent et envahit l'être tel un poison amer et mortel. La démesure devient alors, chez Thérèse, l'une des conséquences de sa solitude. Une sourde haine l'envahit peu à peu et le Mal trouve en elle un terrain fertile :

*" L'acte qui durant le déjeuner était déjà en elle à son insu, commença alors d'émerger du fond de son être – informe encore, mais à demi baigné de conscience. "*⁸²

Cet être " informe " en elle n'est il pas l'embryon de son double criminel ? Ainsi, Thérèse laisse naître l'idée du crime comme un bébé qu'elle a porté et voit grandir de jour en jour. Dévorée par ce mal indicible, Thérèse éprouve parfois un irrépressible désir de faire éclater les frontières de son univers où elle se sent emprisonnée.

C'est sans doute à cause de l'incapacité de se délivrer de cet autre elle-même qui l'enferme dans un univers clos que Thérèse va tenter de tuer son mari. Sa haine se manifeste contre son mari, alors que c'est plutôt le mal en elle qu'elle

⁸¹ Ibid., p.37.

⁸² Ibid., p.99.

veut tuer. L'explosion de ce feu criminel qui s'est intensifié se concrétise dans le meurtre.

Comme le héros du *Horla*, de Guy de Maupassant, Thérèse est victime d'un être qu'elle a nourri dans son sein et qui est né dans sa prime enfance alors qu'elle n'en avait même pas conscience. Au fait, c'est peut être son père qu'elle aurait voulu assassiner, mais c'est Bernard, son mari, un substitut paternel qu'elle a tenté de tuer. Un parricide inconscient l'obsède, mais comme son père est hors d'atteinte, Bernard devient la cible de sa haine, puisqu'il est lui aussi de sexe masculin et parce qu'il a depuis leur mariage remplacé son père comme autorité sociale. Thérèse inconsciente du fait que son animosité prend racine dans son enfance, se donne des raisons valables d'éliminer son mari :

*“ Thérèse tente dans un premier temps d'éliminer Bernard, qui est à ses yeux un vestige obsolète de l'ancienne civilisation landaise, obscurantiste et close ”.*⁸³

Pour elle, Bernard est dépassé par les temps modernes. C'est comme s'il appartenait au moyen âge en soutenant ses idées sur la femme et sur l'autorité de chef de famille. Thérèse croit qu'elle a projeté de le tuer parce qu'il garde des jugements conservateurs, il veut perpétuer coûte que coûte la tradition au détriment de la culture et de l'innovation. Pour lui, il faut sauvegarder à tout prix l'intérêt de la famille. Elle le considère comme un frein à son désir de liberté et de connaissances. Avec lui, elle se sent enfermée dans “ l'obscurantisme ”. Elle étouffe et a l'impression de “ mourir ” intellectuellement. Pour se sauver d'une sécheresse de l'esprit, elle doit le tuer, elle ne voit pas d'autres alternatives. Ces allégations ne sont que des excuses superficielles. Elle ne se rend pas compte que les raisons de sa tentative d'assassinat remontent plus loin dans le passé de son enfance. Elles sont antérieures à son mariage.

2- Une triste expérience

⁸³ Christian LAGARDE dans *Point de vue sur la Lande : Pays et identité chez Français et Bernat Manciet*, Lenga, 1999, vol. 23 N°46, p.184.

Thérèse décide de se débarrasser de son mari dont la proximité physique lui inspire une répugnance grandissante. Elle décide de l'empoisonner. Et ce projet macabre a pris naissance le jour où Bernard avait doublé par erreur sa dose de médicament. Thérèse à son tour va tenter une sorte d'expérience qui va lui permettre de voir clair :

*“ le premier jour, avant que Bernard entrât dans la salle, je fis tomber des gouttes de Fowler dans son verre, je me souviens d'avoir répété : une seule fois, pour en avoir le cœur net ... je saurai si c'est cela qui l'a rendu malade. Une fois, et ce sera fini. ”*⁸⁴

En cas de réussite, la mort de Bernard serait imputée à sa maladie. Ainsi Thérèse se présente comme une expérimentatrice habile, parce qu'elle fonde sa connaissance sur un savoir-faire tiré de la pratique :

*“ Oui, je n'avais pas du tout le sentiment d'être la proie d'une tentation horrible ; il s'agissait d'une curiosité un peu dangereuse à satisfaire. ”*⁸⁵

Sa curiosité et son goût du risque l'entraînent dans un jeu dangereux. En fait, elle ne cherche pas vraiment à nuire, elle est entraînée au mal par une curiosité malsaine. Une force morbide en elle la pousse à aller jusqu'au bout dans cette expérimentation sans avoir tout à fait conscience du résultat désastreux.

Thérèse ne se comporte pas comme une criminelle endurcie, elle veille sur son mari pendant sa maladie :

*“ Cette soudaine reprise de son mal, et Thérèse le veillant nuit et jour, quoiqu'elle parût à bout de forces et qu'elle fût incapable de rien avaler (au point qu'il la persuada d'essayer du traitement Fowler et qu'elle obtint du docteur Pédemay une ordonnance). ”*⁸⁶

Jusqu'à quel point est-elle possédée par le monstre en elle ? C'est ainsi que Maurice Maucuer nous dévoile le vrai visage de Thérèse :

⁸⁴ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 99.

⁸⁵ *Idem.*, p. 99.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 99.

*“ Rien n’est pourtant simple avec elle : cette obsession presque délirante s’accorde avec la longue patience, la minutie, les ruses, la dissimulation parfaite qu’elle montre dans l’accomplissement de son dessein ”.*⁸⁷

D’après lui, Thérèse savoure sa victoire et ne précipite pas les événements. En criminelle accomplie, elle sait attendre patiemment l’heure où sa proie lui sera offerte. D’après Maurice Maucuer, la meurtrière a prémédité son forfait. Elle a bien préparé son acte. Même si l’inconscient joue un rôle très important dans les motifs du meurtre, son accomplissement ne s’est pas fait au hasard. Un esprit criminel a comploté l’acte odieux. Thérèse apparaît coupable par préméditation. On peut comparer Thérèse à Joseph Day, le héros de *Moïra* de Julien Green. Après avoir tué Moïra, la jeune femme qu’il vient de posséder, Joseph Day accomplit avec une grande lucidité et minutie l’enterrement de Moïra sous la terre couverte de neige. Il lui met sa robe, son manteau, ses chaussures et même ses gants. Il agit avec des gestes précautionneux. De même, Thérèse, mais cette fois avant le crime et non après, se comporte avec une lucidité étonnante. Dans les deux cas, nous pouvons dire que le double criminel possède les personnages qui agissent comme des automates bien réglés, dans une demi-conscience.

3- La cruauté de Thérèse

La cruauté de Thérèse ne s’arrête pas à Bernard. Elle part en guerre contre tous ceux qui l’entourent. Sa passion à faire le mal autour d’elle se développe de plus en plus. En effet, lorsqu’elle a découvert la relation d’Anne et de Jean, par jalousie, elle a tout fait pour détruire leur amour. C’est ainsi que dans *Thérèse Desqueyroux*, François Mauriac nous fait part des intentions de l’héroïne :

*“ Au vrai, elle ne souhaitait pas de mourir ; un travail urgent l’appelait, non de vengeance, ni de haine : mais cette petite idiote, là-bas, à Saint Clair, qui croyait le bonheur possible, il fallait qu’elle sût, comme Thérèse que le bonheur n’existe pas ”.*⁸⁸

⁸⁷ Maurice Maucuer *Profil d’une œuvre*, Hâtier, Paris, 1970.p 40

⁸⁸ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 62

Thérèse ne croit plus au bonheur dans l'amour ; après sa déception dans le mariage, Thérèse n'a qu'une seule ambition : que tout le monde souffre comme elle. Elle n'accepte pas l'idée qu'Anne puisse jouir d'un bonheur qui lui a été refusé. C'est pour cela qu'elle veut détruire son idylle avec Jean Azévédo

*“ Si elles ne possèdent rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de ne rien attendre que les basses habitudes quotidiennes, - un isolement sans consolations ”.*⁸⁹

Thérèse, désespérée n'a d'autres souhaits que de voir tout le monde vivre le même désespoir qu'elle.

Thérèse s'est enfermée dans la chambre pour lire les lettres qu'Anne lui a envoyées qui expriment sa joie d'avoir trouvé l'amour avec Jean Azévédo. A cette lecture Thérèse devint très pâle, et son visage, étrangement métamorphosé, laisse paraître un être bizarre et redoutable .Il semble que son double criminel apparaît tout à coup, visible à l'œil nu, un monstre effroyable.

*“ Si Bernard était rentré à cette minute dans la chambre, il se fût aperçu que cette femme assise sur le lit n'était pas sa femme, mais un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans nom. ”*⁹⁰

Soudain, Thérèse devient “ une créature sans nom ”, la personnification de la haine, un être diabolique innommable, une créature de satan. Alors, elle effectue un acte digne d'une sorcière. D'ailleurs, elle l'évoque déjà elle-même dans un monologue intérieur :

*“ Il y a deux ans déjà dans cette chambre d'hôtel, j'ai pris l'épingle, j'ai percé la photographie de ce garçon à l'endroit du cœur non pas furieusement, mais avec calme et comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire ; aux lavabos, j'ai jeté la photographie ainsi transpercée, j'ai tiré la chasse d'eau... ”.*⁹¹

Ce rituel de magie noire nous permet de vivre le premier meurtre de Thérèse ; un meurtre sur une image. Anne qui croyait faire plaisir à sa meilleure amie, fait réveiller au contraire en elle une vive colère due à la jalousie. Toute la

⁸⁹ Ibid., p.62.

⁹⁰ Ibidem., p.55

⁹¹ Ibid., p. 57.

logique du monde est impuissante devant un refoulement affectif. On arrive alors à ces souterrains de haine qui alimentent des crises de colère. Sur cette image Thérèse transperce le cœur de Jean Azévédou comme elle aurait voulu transpercer le cœur de son père et beaucoup plus tard le cœur de Bernard. Il s'agit toujours d'une agressivité incontrôlée et inconsciente contre un personnage masculin aimé et abhorré à la fois. L'amour se change finalement en haine féroce.

Le meurtre devient l'aveu d'un cœur qui est lui-même "transpercé" profondément par la souffrance.

De plus, la jalousie de Thérèse vis-à-vis d'Anne dénote son intelligence selon les propos de Pierre Jaccard :

*" La jalousie est le signe de l'intelligence en amour ; un sot vaniteux n'est jamais jaloux. "*⁹²

La souffrance de Thérèse équivaut en force à celle qu'elle veut infliger à sa victime. Sa rage vient davantage d'une déception que d'une jalousie amicale : elle qui se croyait toujours supérieure, se voit devancée par Anne en amour. L'excès de cette jalousie a fait dire à certains critiques qu'il existe en Thérèse un sentiment trouble et interdit. S'agit-il d'un saphisme ? Aurait-elle aimé Anne plus qu'une sœur ? La question reste non résolue.

De toute façon, Thérèse ne ressent aucun remord :

*" Je ne me sentais cruelle que lorsque ma main hésitait. Je m'en voulais de prolonger vos souffrances. Il fallait aller jusqu'au bout, et vite ! Je cédaï à un affreux devoir. Oui c'était comme un devoir. "*⁹³

Un devoir constitue une obligation pour la personne. Faire quelque chose par devoir suppose une maîtrise de soi pour suivre une logique morale selon les propos d'Alain Lerdier :

*" La plus grande perfection morale possible de l'homme est de remplir son devoir, et par devoir. "*⁹⁴ Le meurtre est tout d'abord pour l'héroïne un devoir envers elle-même. Elle doit se sauver à tout prix et vite de l'étouffement causé par

⁹² Pierre JACCARD, *L'inconscient, les rêves et les complexes*, Payot, Paris, 1973. p. 191.

⁹³ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 144.

⁹⁴ Alain LERDIER, *Les mots de la philosophie*, Editions Belin, 1985, p.188.

l'incompréhension de Bernard et de sa belle famille. Elle agit si non elle meurt d'asphyxie et échoue alors dans sa quête d'identité.

D'autre part, Thérèse est en quelque sorte condamnée à tuer Bernard pour achever son "devoir", "sa mission" criminelle. Sa destinée ne pourra s'accomplir que par cet acte monstrueux. Comme Antigone de Jean Anouilh se devait d'aller jusqu'au bout de son destin en appelant la mort à elle, Thérèse se définit et atteint la perfection de son rôle par le meurtre. Il semble qu'elle soit née pour cet acte, que l'auteur l'ait créée en vue de ce geste abominable. C'est une héroïne tragique.

Mais ici encore, nous constatons l'ambivalence du personnage. Il faut qu'elle tue et avec préméditation. Avec une lucidité incroyable, elle prolonge les souffrances de Bernard. De même qu'elle a transpercé le cœur de Jean sur la photo avec un calme extraordinaire, le double criminel agit sans hésitation et avec une minutie incomparable.

Par conséquent, Maurice Maucuer, reconnaît en Thérèse, un être rationnel qui prémédite et programme ses crimes :

*" Thérèse révèle dans son entreprise de grandes qualités manœuvrières : elle est diplomate, elle est stratège ; patiente et persévérante ; ne pleurant que sur sa propre souffrance. "*⁹⁵

Ainsi, l'acte criminel de Thérèse est grave. En effet, on peut constater en elle la préméditation, la détermination, la persévérance nécessaire pour commettre un empoisonnement, la dissimulation parfaite et une impitoyable insensibilité à l'égard des souffrances d'autrui, autant de critères classiques du meurtrier coupable.

Mais d'autre part, la motivation de son acte abominable trouve davantage sa source dans son inconscience, partie d'elle-même où a pris naissance le monstre, son double criminel. C'est cet autre elle-même qui est capable de tuer et de détruire son entourage, ce double sombre grandit en elle et atteint son état d'adulte au moment du crime. La source de la motivation reste donc inconsciente mais le mode d'action, la façon d'accomplir le geste honteux apparaît tout à fait calculée. Elle agit en toute lucidité et logique personnelle. Ce dédoublement de sa

personnalité est symptomatique des êtres désespérés, victimes de la solitude. Il est aussi la marque d'un début de la folie. Bien que le crime soit prémédité, il faut souligner ici que les causes affichées de l'acte, jalousie ou convoitise des biens de Bernard, ne restent pas valables après analyse. Thérèse est victime d'un "monstre" qui la contrôle et qu'elle renie même dans ses moments de lucidité. Où se situe donc sa culpabilité ? D'ailleurs nous avons vu dans notre deuxième partie que François Mauriac absout Thérèse au tribunal et l'a peinte comme une victime de son entourage. Ici, nous voyons de plus qu'elle est victime de son double sombre, de ce "monstre" qu'elle a nourri au fond d'elle-même et qui va la détruire. Cet "autre" elle-même fait d'elle une possédée qui perd toute liberté. Peut-on alors encore parler de culpabilité entière ? Voici comment François Mauriac décrit l'évolution de cette "bête" qu'elle a couvée dans son être intérieur :

*" Au plus épais d'une famille, elle allait couvrir, pareille à un feu sournois qui rampe sous la branche, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche créer une forêt de torches "*⁹⁶

⁹⁵ Maurice Maucuer, *Profil d'une œuvre*, Hatier, 1970, p.42.

⁹⁶ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p 49

CHAPITRE II

LA SEXUALITE DES EPOUX

Nous allons voir que ce monstre en Thérèse, né dans sa prime enfance et qui va “ exploser ” le jour du crime avorté, se fortifie toutes les nuits dans le lit des époux. Le ressentiment de l’héroïne vis-à-vis de son époux devient une haine qui la pousse à l’acte abominable.

1- Rapports sexuels entre les époux

Thérèse ne cesse de nous surprendre dans son cheminement intérieur. Elle, qui s’est montrée une fiancée comblée avec Bernard, une fois le mariage célébré, apparaît triste. Elle sent que le mariage constitue un tournant décisif pour sa vie. Le jour du mariage, elle a un mauvais pressentiment et se sent prise au piège :

“ Le jour étouffant des noces, dans l’étroite église de Saint- Clair où le caquetage des dames couvrait l’harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l’encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. ”

⁹⁷ Elle se sent “ perdue ”, c’est-à-dire glisser sur un chemin de perdition, un chemin qui la mène au malheur. Elle ne sait pas encore ce qui l’attend, mais elle pressent que son mariage l’entraîne vers une destinée tragique.

Et c’est le jour de son mariage, ce jour qui devait être une apothéose, qu’apparaît son vrai visage, celui de la meurtrière, celui de la possédée qui s’ignore :

“ L’épouse,...parut à tous, ce jour-là, laide et même affreuse : “ elle ne se ressemblait pas, c’était une autre personne... ” Les gens virent seulement qu’elle

⁹⁷ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 49.

était différente de son apparence habituelle ;...ils ne reconnurent pas son vrai visage. ⁹⁸

Ce passage montre bien que " l'autre", le double criminel vit déjà en elle. C'est ce jour là qu'il se montre à tous pour la première fois dans le roman. Il prend le visage de la mariée qui au lieu d'être belle, devient laide, différente de ce qu'elle est d'habitude. Les invités ne la reconnaissent pas puisqu'il est vrai que c'est le monstre en elle qui se découvre en plein soleil.

Thérèse sait que sa vie va changer complètement, que sa vie dorénavant dépendra de cet homme, son mari, et qu'elle perdra son enfance. Mal préparée pour la nuit de noces, elle a vécu l'acte sexuel comme dégradant, avilissant. Elle n'y voit que la perte de la pureté de son corps.

" A cause aussi de ce que Thérèse était au moment de souffrir de ce que son corps innocent allait subir d'irréparable. Anne demeurait sur la rive où attendent les êtres intacts, Thérèse allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi. ⁹⁹

Thérèse n'a pas de mots assez durs pour évoquer sa nuit de noces .Elle souffre cruellement d'avoir été utilisée comme instrument de plaisir.

Thérèse hait la sexualité, telle qu'elle l'a vécue avec son mari. Ses lectures lui ont donné des idées trop romantiques sur la question. C'est la raison pour laquelle Jean Luc nous dit :

" Thérèse ne croit pas au bonheur et à l'épanouissement dans le couple. Ses études au lycée l'ont orientée vers un réalisme pessimiste : la vie est terne, les joies trouvées d'ailleurs souvent dans les souffrances pures sont ténues " ¹⁰⁰

Thérèse s'éloigne davantage de l'opinion commune .Elle ne nourrit pas le rêve de toute jeune fille de devenir une mère et une femme épanouie dans le mariage. Elle goûte d'autant plus facilement sa solitude qu'elle a été déçue par sa nuit de noces.

Thérèse regrette sa jeunesse à laquelle elle ne cesse de penser :

⁹⁸ ibidem p.50

⁹⁹ Idem., p.49.

¹⁰⁰ Jean Luc dans *Thérèse Desqueyroux ou l'itinéraire d'une femme libre*, NRF 1.2.1939 p.3.

“ *Étais-je si heureuse ? Étais-je si candide ? Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté ; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces. Le lycée, au delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors, je n'avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie, je vivais ma vraie vie ?* ”¹⁰¹

Désormais, il y aura pour elle, un avant et un après sa nuit de noces. Tout à coup, elle se rend compte de son bonheur avant le mariage. Les années d'avant étaient “ le paradis ” comparées à celles d'après. Cette blessure dans son corps devient une blessure psychologique qui non seulement la sépare de son mari, mais constitue une des sources inconscientes du crime. Elle se croit rejetée par Bernard, car celui-ci n'a pas su la déflorer avec amour. Sa brutalité due à son manque de délicatesse totale a sauvagement meurtri le corps et l'âme de la jeune fille. Cet égoïsme mâle nourrit encore le “ monstre ” qui habite Thérèse depuis l'abandon volontaire de son père. Cette nuit de noces ajoute à son traumatisme.

Après leur mariage, Bernard est maladroit en amour, et déçoit beaucoup sa compagne. Cette dernière, pendant son adolescence, a lu beaucoup de livres romantiques comme *Madame Bovary* qui lui ont donné une image romantique de l'amour. C'est la raison qui pousse Thérèse à ressentir une grande répugnance vis-à-vis de son mari qui ne voit en elle qu'un objet de plaisir.

Par conséquent, depuis leur voyage de noces, la présence de Bernard lui inspire un grand dégoût qui l'empêche même de trouver le sommeil.

Thérèse demeure toujours seule pendant la nuit à attendre le sommeil. Et sa seule issue, c'est de se retirer jusqu'à se mettre à l'extrême bord du lit au risque même de tomber par terre :

“ *Thérèse avala un cachet, mais elle attendait trop le sommeil pour qu'il vint un instant, son esprit sombra jusqu'à ce que Bernard, dans un marmonnement incompréhensible, se fut retourné ; alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant ; elle le repoussa et, pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche ; mais après quelques minutes, il roula de nouveau*

¹⁰¹ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 37.

vers elle comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et, jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée."¹⁰²

Cette situation difficile aurait pu être évitée par Bernard s'il avait su dépasser son égoïsme masculin et être attentifs aux sentiments de sa femme :

" Peut-être n'y avait-il là rien d'irréremédiable ; méthodique en amour comme en tout ce qu'il fait, Bernard aurait pu, s'appliquer à éveiller en sa femme la sensualité. Encore aurait-il fallu qu'il la comprit froide, apeurée ou rebutée par ses gestes ".¹⁰³

Mais il ne cherche pas à la comprendre. Il se montre, en ces premiers jours de mariage, tel qu'il a été et qu'il sera toujours; rempli de lui-même.

" Celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même ".¹⁰⁴

Bernard est incapable d'imaginer qu'il puisse être fautif. Souvent, dans les bras de son mari, elle se voit comme un cadavre, une victime :

*" Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent du bonheur dans une auge (" C'était moi l'auge " songe Thérèse) "*¹⁰⁵.

Bernard est comparé à un porc et elle, Thérèse, à une auge. Comme son père ne se souciait nullement de ce qu'elle pensait ou ressentait, son mari ne la considère pas comme une personne mais comme un objet de plaisir. Seul compte pour lui son propre intérêt. Sa femme n'existe pas en tant qu'être vivant et digne de respect.

" Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire : j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent, au bord de sa dernière joie, il découvrait soudain sa solitude ; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me trouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide."¹⁰⁶

¹⁰² Ibid., p. 60.

¹⁰³ Maurice Maucuer, Thérèse Desqueyroux, *Profil d'une œuvre*, Hatier, 1970 p. 40.

¹⁰⁴ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p.106.

¹⁰⁵ Idem., p. 51.

¹⁰⁶ Ibid., p. 52.

La solitude éprouvée par Thérèse durant l'acte conjugal est rendue plus sensible par les images employées : elle faisait " la morte ". Elle ressemble à un cadavre froid alors que lui, brûle de son désir, à tel point qu'il est comparé à un " fou ", à un " épileptique ". Au plus profond de leur intimité, le fossé s'élargit entre eux, et ils vivent un simulacre d'unité. Bernard suit seul sa route vers le plaisir et Thérèse est abandonnée comme sur " une plage ", frustrée et seule, elle aussi. Cet acte qui devrait symboliser leur union consacre au contraire leur solitude totale. Autant l'un se perd dans l'ardeur de son désir brûlant, autant l'autre vit le froid de la tombe. Ils sont définitivement séparés. En faisant semblant de jouir, Thérèse creuse davantage leurs solitudes respectives.

Le mensonge qui préside à leur intimité sexuelle est, pour ainsi dire, "le lait" dont se nourrit nuit après nuit le bébé -monstre que Thérèse élève en son sein. Cette bête meurtrière grandit dans ce milieu imprégné de solitude de plus en plus profonde que crée en eux l'insatisfaction sexuelle des deux époux.

2- Mensonges et songes

Le mensonge n'a jamais été une solution face à un problème, encore moins pour le couple Desqueyroux. D'abord, Bernard, maladroit vis-à-vis de sa femme, pousse évidemment cette dernière à le détester. Celle-ci aurait pu lui faire part de son désarroi, mais elle a préféré plutôt la dissimulation et le mensonge :

*" Durant ce voyage aux lacs italiens, a-t-elle beaucoup souffert ? Non, non, elle jouait à ce jeu : ne pas se trahir. Un fiancé se dupe aisément, mais un mari ! N'importe qui sait préférer des paroles menteuses ; les mensonges du corps exigent une autre science. Mimer le désir, la joie, la fatigue bienheureuse, cela n'est pas donné à tous. "*¹⁰⁷

Dans ce couple, le mari et la femme s'éloignent progressivement l'un de l'autre. Car, d'un côté, il y a un mari qui se dupe facilement, en ne connaissant pas les souffrances de sa femme, et de l'autre côté une femme qui fait preuve d'une grande habileté pour cacher sa déception. Ainsi, Thérèse montre un semblant de plaisir pour ne pas décevoir son mari :

¹⁰⁷ Ibid., p. 50.

*“ Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer. Ce monde inconnu de sensations où un homme la forçait de pénétrer, son imagination l’aidait à concevoir qu’il aurait eu là, pour elle aussi peut-être, un bonheur possible. ”*¹⁰⁸

En se donnant tout ce mal pour cacher sa souffrance pour ne pas lui donner l’éveil, elle s’éloigne davantage de son mari. Cette dissimulation rend insoluble leur problème. Mais comment Thérèse aurait pu s’appliquer à révéler la vérité à son mari, alors que la moindre tentative de franchise se heurte à une immédiate répression. Mentir et tromper sont les seuls moyens dont elle dispose pour satisfaire tant bien que mal ceux qui attendent d’elle une totale soumission.

Dans l’acte conjugal, Thérèse est plus que jamais malheureuse, une sorte d’angoisse l’envahit lorsque Bernard s’approche d’elle .Elle voit en lui un monstre, capable de la tuer.

C’est Bernard ici qui est un monstre, un meurtrier en puissance. Il y a un renversement de rôles entre les époux. Thérèse perd son statut de meurtrière et accède au statut de victime sexuelle. Et c’est Bernard qui est devenu aux yeux de sa femme un monstre.

Ainsi, ce que Thérèse a subi avec répugnance, elle ne souhaitera plus que d’en être délivrée. Elle sera soulagée lorsque Bernard renonce bientôt à un exercice qu’il juge dangereux pour son cœur :

*“ Il s’endormait avant elle. Dieu merci, il ne l’approchait plus, l’amour lui paraît, de tous les exercices, le plus dangereux pour son cœur. ”*¹⁰⁹

Elle ne subit plus l’appétit sexuel de son mari, mais encore jeune, elle a besoin d’être aimée. C’est pourquoi Thérèse va essayer de concevoir son bonheur sexuel dans un autre monde, celui de l’imaginaire. Elle passe plusieurs heures à vivre un véritable amour en songe :

“ Thérèse, assise, reposait sa tête contre une épaule, se levait à l’appel de la cloche pour le repas, entraît dans la charmille et quelqu’un marchait à ses cotés qui soudain l’entourait des deux bras, l’attirait. Un baiser, songe t-elle, doit arrêter le temps ...Le dîner sera un repos avant ce bonheur du soir et de la nuit

¹⁰⁸ Ibid., p. 51.

¹⁰⁹ Ibid., p. 72.

qu'il doit être impossible de regarder en face, tant il dépasse la puissance de notre cœur. Ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sevré qu'aucune créature, elle en est possédée, pénétrée. ¹¹⁰

Le rêve est la voie royale de l'inconscient. Il est la satisfaction hallucinatoire d'un désir, rendu possible pendant le sommeil, lequel réduit, sans les supprimer, les puissances du refoulement. En rêve, Thérèse abolit sa solitude affective, car elle vit une histoire d'amour sensuel avec un autre homme dont elle ne voit pas le visage, mais qui est le portrait entièrement opposé de Bernard. Il est calme et doux, mais en même temps satisfait pleinement son désir sexuel. Son rêve semble si réel que parfois elle a l'impression d'êtreindre le corps de l'homme qui la possède.

*“ Ce corps contre son corps léger, aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer ; mais elle aimait mieux perdre le souffle que l'éloigner. (Et Thérèse fait le geste d'êtreindre, [...] et les ongles de sa main s'enfoncent dans son épaule droite). ”*¹¹¹

Ainsi, Thérèse cherche la compensation dans ses rêves. Ces rêves amoureux nourrissent aussi le monstre en elle, car ils constituent une espèce d'adultère, même illusoire et factice. En effet, ils la détachent affectivement de son mari et par là ravivent sa haine pour lui, creusant encore leurs solitudes respectives. Ces rêves comblent le vide et apaisent illusoirement son insatisfaction sexuelle. Elle rêve toujours d'une plénitude d'amour, jamais connue.

Après son crime manqué, séquestrée dans une chambre d'Argelouse, Thérèse, en proie à une sorte de délire, imagine ce qu'eût été la communion avec un amant. Dans son délire, elle songe :

*“ Un être était dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant ; quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait ; une créature très humble autour de ce soleil visible pour son seul regard, et dont sa chair seule connaissait la chaleur. ”*¹¹²

Cet homme qui l'aime et qu'elle aime dans son imagination, ne vivrait que pour elle seule et serait son “ soleil ”. Leur intimité sexuelle serait unique et fidèle.

¹¹⁰ Ibid, p 126

¹¹¹ Ibid, p.124.

L'un ne vivrait que pour l'autre. Cet être onirique deviendrait la possession de Thérèse mettant ainsi fin à sa solitude dans le monde imaginaire. Depuis le début de son mariage jusqu'à la fin de son séjour à Argelouse, Thérèse vit une vie sexuelle double : celle qu'elle mène en réalité avec Bernard la nuit dans leur lit et celle qu'elle invente dans ses rêves. Une violence dégradante préside à ses rapports sexuels avec son mari, par contre la douceur et la chaleur entoure ses relations d'amour avec un être imaginaire dans ses songes délirants. Deux mondes s'opposent donc dans la vie de l'héroïne de telle sorte que peu à peu l'imaginaire surpasse en authenticité le réel. Comme les enfants, Thérèse donne plus de crédits à ses fantasmes qu'à la cruelle réalité. Cette double vie en favorisant son inadaptation au monde, la prépare à la folie et nourrit le monstre en elle, monstre qui subsiste même après l'acte criminel. Car le monstre, ce n'est pas seulement le meurtrier, mais c'est d'après François Mauriac, l'état de péché de l'homme déchu.

La vie conjugale de Thérèse se révèle donc être un échec dans la mesure où un fossé considérable s'est creusé entre les époux ; chacun s'enferme de plus en plus dans sa solitude. La solution s'empire pour Thérèse parce que non seulement son mari devient son ennemi, mais en plus, son mariage l'a introduite dans une famille où elle sera détestée à cause de son esprit laïc, à cause de son indifférence pour la religion. Ce manque d'ardeur pour tout ce qui touche l'église avive entre elle et sa belle famille une haine qui alimente " le monstre en elle ".

¹¹² Ibid, p.124.

CHAPITRE III

LA RELIGION

Thérèse, après son mariage, va vivre avec Bernard dans la maison Desqueyroux. Or, la famille de ce dernier se montre extérieurement très religieuse, contrairement à Thérèse qui a reçu une éducation paternelle plutôt athée. Cela entraîne des conflits et Thérèse ne supportant pas les sermons de la belle famille s'enfonce davantage dans sa solitude.

1- Manque de principes religieux

Thérèse, à une époque de son existence, ne se soucie pas beaucoup de la religion. Pour elle, l'église maintient les croyants dans l'obscurantisme. Sa religion se restreint à fumer des cigarettes et à s'adonner à la lecture. Bernard songe à ce qu'aurait pu être sa vie si Thérèse n'avait pas reçu une éducation laïque et si elle avait cru en Dieu.

*“ C'est que les gens, maintenant, ne tiennent plus assez compte des principes ; ils ne croient plus au péril d'une éducation comme celle qu'a reçue Thérèse ; un monstre, sans doute ; tout de même on a beau dire : si elle avait cru en Dieu... La peur est le commencement de la sagesse. ”*¹¹³

Il la traite de “*monstre*”, car elle ne se laisse pas enfermée dans “le moule” bourgeois de la religiosité. Bernard connaît des principes bibliques, mais il est loin d'avoir une foi vivante. Tout pour lui, jusqu'à la religion n'est que conformisme aux habitudes sociales. La peur de l'opinion publique et non la peur de Dieu domine sa vie.

Son agnosticisme, Thérèse le doit à son père, homme de gauche, qui lui a transmis ses idées radicales. Pourtant entre les Larroque laïcs et les de Latrave catholiques, existent de secrètes affinités qui dépassent le clivage de la religion :

¹¹³ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux* p. 112.

*“ La politique, d’ailleurs suffisait à mettre hors des gonds ces personnages qui, de droite ou de gauche, n’en demeuraient pas moins d’accord sur ce principe essentiel : la prospérité est l’unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre. ”*¹¹⁴

Cette famille catholique dans laquelle son mariage l’introduit, ne lui enseigne pas la morale chrétienne ni ne l’oriente vers le chemin de Dieu. C’est pourquoi cette femme qui vit dans une ambiance toutefois religieuse perd de plus en plus la foi : elle est un “ esprit fort ”. Ainsi le comportement de sa belle famille vis-à-vis de la religion laisse Thérèse sceptique et continue de l’éloigner, non seulement de Dieu, mais aussi de son entourage.

Et pourtant, Thérèse veut sincèrement se rapprocher de Dieu. Son aspect extérieur de femme insatisfaite dénote non seulement un manque d’amour familial, mais aussi un désir inassouvi du divin :

*“ Nous retrouvons, à chaque tournant de notre route, sa figure morte, ses lèvres sèches, ses yeux brûlés qui demandent grâce ”*¹¹⁵

Comme Phèdre de Jean Racine, le dialogue que Thérèse entreprend avec Dieu demeure aussi solitaire que son dialogue avec le monde. Malgré son désir sincère de le connaître, ce Dieu dont elle sait l’existence est trop peu manifeste pour qu’elle puisse le choisir en s’arrachant radicalement du monde.

2- La recherche de Dieu

Le drame de Thérèse Desqueyroux ne s’accomplit pas sans Dieu, alors qu’elle sait à peine le nommer. Elle a l’obscur sentiment de sa présence. C’est ainsi que Thérèse observe le prêtre avec beaucoup d’intérêt et trouve chez lui une ressemblance avec elle-même. Elle voit en lui la personne qui peut l’aider dans sa quête religieuse :

*“ Lui, peut être, aurait-il pu l’aider à débrouiller en elle ce monde confus ; différent des autres lui aussi avait pris un parti tragique ; à sa solitude intérieure, il avait ajouté ce désert que crée la soutane autour de l’homme qui la revêt ”.*¹¹⁶

¹¹⁴ Ibid., p. 75.

¹¹⁵ François Mauriac, *La vie de Jean Racine*, Paris : Plon, 1928, p 137

¹¹⁶ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p 94

Thérèse décèle donc dans le comportement de ce prêtre la sincérité et le dévouement à Dieu, c'est ce qui lui manque dans son espace familial. Elle assiste chez sa belle famille et chez Bernard à une religion beaucoup plus extérieure qu'intérieure. Même s'ils assistent souvent à la messe, elle voit en eux :

*“Aucun esprit de prière, aucune dévotion réelle, une conception mesquine de la piété, confondue avec l'onction ou avec l'exactitude des pratiques, un manque total de charité, un parfait contentement de soi ”.*¹¹⁷

Thérèse observe avec dédain cette religiosité où Dieu semble être ce gendarme en qui l'on croit pour éviter le châtement. Or, Dieu pour Thérèse, est cette lumière qui nous éclaire sur le bien et le mal, et non cette religion pratiquée par sa belle famille pour montrer une appartenance à la société bien pensante et pour se sentir respectable. C'est pourquoi, quand Thérèse se trouve devant le prêtre, nous constatons pour la première fois, que son propre drame cesse de l'occuper tout entière, la vie d'un autre l'intrigue, elle s'interroge en elle-même : *“Aucun ami. Comment passait-il ses soirées ? Pourquoi avait il choisi cette vie ? ”*¹¹⁸

Ces questions que Thérèse se pose d'abord sur l'homme et sur le prêtre la renvoient à ce Dieu que le prêtre sert constamment. Les gestes de cet homme témoignent d'une invisible présence à ses côtés. C'est ainsi que devant le prêtre, Thérèse l'observe avec une telle attention qu'aucun détail ne lui échappe :

*“Thérèse dévisagea le curé, qui avançait presque les yeux fermés, portant des deux mains cette chose étrange. Ses lèvres remuaient : à qui parlait-il avec cet air de douleur ? Et tout de suite, derrière lui, Bernard qui accomplissait son devoir.”*¹¹⁹

Thérèse, qui a commencé à se poser des questions essentielles sur la religion pendant la procession, voit soudain Bernard juste derrière le prêtre. Cette vision horrible coupe en elle toute inspiration religieuse. La personne de Bernard qu'elle exècre s'interpose à celle du prêtre. Les deux semblent tout à coup se confondre à ses yeux. A cet instant, toute recherche spirituelle est brusquement arrêtée dans son âme.

¹¹⁷ Maurice Maucuer, Profil d'une œuvre, Paris, Hatier, 1970, p. 60

¹¹⁸ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, .p. 105

¹¹⁹ ibidem p. 97.

Cependant sa soif de spiritualité n'est pas pour autant morte car le jour où elle a décidé de se suicider, elle formule une espèce de prière :

*“ S'il existe, cet Etre, qu'il détourne la main criminelle avant que ce ne soit trop tard ; et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature. ”*¹²⁰

En se traitant de “ monstre ”, Thérèse reconnaît son état pécheresse et résolue à mettre fin à sa vie, elle implore la démente divine.

Aucune réponse claire ne lui parvient, mais un mystérieux hasard l'empêche de réaliser son suicide. La mort de tante Clara survient juste avant qu'elle prenne le poison.

Est-ce qu'on peut considérer cette mort subite comme une réponse de Dieu à la prière de Thérèse ?

En tout cas, Thérèse à ce moment précis se pose la question :

*“ Thérèse regarde ce corps, ce vieux corps fidèle qui s'est couché sous ses pas au moment où elle allait se jeter dans la mort. Hasard. Coïncidence. Si on lui parlait de volonté particulière, elle hausserait les épaules. ”*¹²¹

Mauriac est même convaincu que celui : “ *qui se sait pécheur est déjà aux portes du royaume de Dieu.* ”¹²² Et Thérèse malgré son acte criminel souffre d'être une pécheresse.

Thérèse souffre de son crime sans montrer un véritable remord. On peut affirmer toutefois qu'elle ne pratique pas le pharisaïsme de sa belle famille. En d'autres termes, son méfait crée en elle un bouleversement psychologique et moral, qui pour Mauriac, est le premier pas vers la pénitence, tandis que la bonne conscience inébranlable de l'hypocrite, même si ce dernier est la victime, l'empêche d'emblée de traverser le processus de purification.

L'héroïne retrace les doutes et les quêtes spirituelles qui tourmentaient François Mauriac dans sa jeunesse, avant sa conversion.

¹²⁰ Ibid., p. 117.

¹²¹ Ibid., p. 118.

¹²² François Mauriac, *Ce que je crois*, 1963, p. 24.

*“ Il importe de rappeler que mon héroïne appartient à une époque de ma vie déjà ancienne et qu'elle est le témoin d'une inquiétude passée ”*¹²³

S'il est vrai que Thérèse est le témoin d'une " inquiétude passée ", ne pourrions-nous reconnaître dans ces interrogations de Thérèse l'inquiétude religieuse de l'auteur avant sa conversion?

Nous avons donc montré que le roman se termine sur une " errance " de Thérèse dans les rues de Paris, errance spatiale symbolique d'une errance spirituelle. Cette solitude de l'héroïne se poursuit à Paris où elle ne trouve pas non plus de réponse à ses questions d'ordre religieux. *Thérèse Desqueyroux* se termine par un échec spirituel apparent. C'est un roman où Dieu semble absent et l'héroïne abandonnée, seule, à Paris dans un désarroi complet. Jean Luc donne cette conclusion sur la vie de la jeune femme :

*“ Thérèse n'a pas encore été libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. ”*¹²⁴

François Mauriac, écrivain catholique, aurait voulu que son profond désespoir amène son personnage principal à se jeter dans " les bras " de Dieu comme l'enfant prodigue. Cependant, il ne semble pas que ce fut le cas. Jusqu'au bout du roman, Thérèse, tout en montrant des élans sincères vers son Créateur, n'arrive pas à être touchée par la grâce, contrairement à certains héros de Julien Green. En effet, dans *Moïra*, roman que nous avons déjà comparé à *Thérèse Desqueyroux*, Joseph Day après avoir tué Moïra est touché par l'amour de Dieu et se convertit. Toutefois, François Mauriac s'adresse ainsi à Thérèse dans *Nouvelles lettres d'une vie* : *“ Sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule ”*¹²⁵

N'ayant donc pas ouvert entièrement sa vie à la lumière divine, l'héroïne vit une existence sans utilité apparente. L'absence consciente de la présence de Dieu signifie pour une personne assoiffée d'éternité, mener une vie absurde.

¹²³ François Mauriac, Préface de *La fin de la nuit*, Bernard Grasset, 1935, p. 7

¹²⁴ Jean Luc dans *Thérèse Desqueyroux ou l'itinéraire d'une femme libre*, NRF 1.2. 1939, p. 11

¹²⁵ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, (Approche de l'œuvre), p. 80

CHAPITRE IV

LE SENTIMENT DE L'ABSURDE ET PERTE D'IDENTITE

La solitude est une question difficile à cerner. Elle est diverse dans ses manifestations. Pour certains, elle se traduit par un sentiment d'ennui ; pour d'autres, par un état anxieux. Mais pour Thérèse, la solitude relève d'une cause moins précise. Elle s'interroge sur l'énigme de sa vie. Il s'agit davantage d'une solitude de la raison qui cherche le pourquoi des choses. Elle est en quête d'une explication philosophique du monde.

1- Une existence absurde pour Thérèse

La solitude de Thérèse, sous quelque forme qu'elle se manifeste tout au long du roman, s'avère toujours tragique. Consumée par l'angoisse qui la prive de toute sa volonté "*elle n'avait pas du tout envie de lire, elle n'avait envie de rien*"¹²⁶, Thérèse se trouve confrontée au véritable drame de son existence, l'ennui. Il ne s'agit pas d'un simple vague à l'âme romantique, son mal se devine plus profond.

" Elle répète machinalement des mots rythmés sur le trot du cheval : inutilité de ma vie, néant de ma vie - solitude sans borne - destinée sans issue ".

L'héroïne se rend compte de l'inutilité de sa vie, du néant de l'existence. Dans *Thérèse Desqueyroux* le sentiment de l'absurde engendre l'indifférence à tout.

" Et rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même ".¹²⁷

Thérèse, à une période de sa vie, se sent complètement perdue car elle demande aux autres de la comprendre alors qu'elle-même n'arrive pas à se comprendre. C'est ainsi qu'elle s'adonne constamment à l'introspection, elle a

¹²⁶ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 145.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 103.

souci toujours de “ *se retrouver, de se rejoindre* ”, prix que doivent payer les âmes avides de lumière ; avant tout, ne pas se donner le change.

2- Du sentiment de malaise à la véritable angoisse

Nous pouvons également axer notre analyse sur la difficulté d'adaptation que connaît Thérèse dans son rapport au monde et à son environnement. En effet, l'héroïne, solitaire, nage parfois dans les apparences du bonheur, mais en réalité, elle souffre de l'isolement. Dans cette solitude, elle se trouve même consumée par l'angoisse issue de l'épreuve de l'absence et de l'abandon de Dieu, angoisse qui tend à vider son âme et à paralyser sa volonté. “ *Qu'est ce que donc cette angoisse ?* ”¹²⁸ Se demande-t-elle ?

Thérèse cherche à déterminer son identité par rapport au monde où elle se sent prisonnière. Elle est confrontée au fondamental et mystérieux malentendu de la condition humaine et en cherche le sens, sans pour autant y réussir. Un problème métaphysique lié à sa solitude et à son malaise lui ont fait comprendre la tragique contradiction de sa destinée : elle va du manque au manque, du désespoir au désespoir, de l'inquiétude à l'inquiétude. Tout ne lui inspire qu'ennui, sentiment de solitude et néant de l'existence :

“ *Thérèse à ce moment de sa vie, se sentait détachée de sa fille comme de tout le reste. Elle apercevait les êtres et les choses et son propre corps et son esprit même, ainsi qu'un mirage, une vapeur suspendue en dehors d'elle. Seul dans ce néant, Bernard prenait une réalité affreuse* ”.¹²⁹

Dans cette contemplation étrange, elle se sent détachée du monde, menacée de schizophrénie. Tout autour d'elle ainsi que son propre corps, tout devient flou, sans consistance parce qu'elle est pour ainsi dire “ tuée ” par “ l'esprit de famille ” des Desqueyroux. Petit à petit, ses liens aux êtres et aux choses ont été coupés les uns après les autres pour faire d'elle un être à la dérive ou plus encore un être sans consistance. Elle va plus loin que les existentialistes puisqu'elle n'a plus conscience de son propre corps. Plus rien ne la rattache au

¹²⁸ Ibid., p. 45.

¹²⁹ Ibid., p. 96.

monde sauf Bernard qu'elle va essayer de tuer , dans l'idée illusoire qu'il est le seul obstacle à son bonheur.

Thérèse est déjà séparée du monde, elle est morte ou goûte déjà à la mort. C'est une morte vivante.

*“ Et rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui la mort dans la vie : elle goûte la mort autant que la peut goûter une vivante. ”*¹³⁰

Les relations avec les autres êtres vivants rattachent à la vie car elles donnent un sentiment d'appartenance et d'utilité. Mais indifférente à tout, Thérèse se sent inutile et déjà morte. Ce n'est pas seulement la séquestration physique qui anéantit en elle toute émotion, mais surtout une communication impossible avec les autres. L'image de la tombe comme celle du “ mur ” dans le roman de Jean Paul Sartre ainsi intitulé exprime bien l'isolement du personnage. Comme les héros existentialistes, Thérèse ne trouve plus aucun sens à la vie. Thérèse a voulu assassiner Bernard, mais en réalité c'est elle qui a été assassinée par sa belle famille tout simplement parce qu'ils ne font pas partie de la même “ famille spirituelle ” comme l'indique l'auteur lui-même :

*“ Je veux dire qu'il y ait des êtres qui sont coupés de tout, de tous les cotés, sauf du coté de Dieu, sauf du coté de l'infini ”.*¹³¹

François Mauriac a coupé tous les fils qui rattachent son héroïne au monde pour qu'elle se tourne vers Dieu. Mais le fera-t-elle ?

3- La perte progressive de son identité

Certes, par sa conscience inquiète, Thérèse se pose toujours des questions qui, plus que jamais, tournent autour de son identité. Elle tend toujours à s'intéresser à l'exploration inachevée de la signification de sa vie, du réseau indéfini des relations qu'elle établit avec tout ce qui l'entoure, monde humain et non humain. Elle s'intéresse à ce que lui réservent d'incertains lendemains.

¹³⁰ Ibid., p.103.

¹³¹ Ibid, Approche de l'œuvre, p. 156

C'est au niveau de cette quête acharnée de son identité que Thérèse connaît le plus vivement un conflit intérieur. Elle n'arrive pas à élucider cette question. Par la force de la solitude qui l'expose à l'angoisse, Thérèse souffre d'un malaise inexprimable, malaise qui, par sa dimension, correspond à une sorte de menace. Il ne s'agit pas pour autant d'une menace de mort, mais de la menace d'une perte progressive de son identité. Et son angoisse, dans cette vie solitaire qu'elle mène, vient surtout du fait qu'elle n'a pas conscience d'être elle-même en face du monde et de la société. L'héroïne est allée jusqu'à affirmer : *" je perdais le sentiment de l'existence individuelle "*.¹³²

D'ailleurs, Thérèse a depuis longtemps perdu le sentiment de son existence individuelle. Depuis sa grossesse, elle s'est rendue compte qu'elle n'existe pas en tant qu'individu aux yeux des de Latrave. Elle n'est pour eux que *" le vase sacré "* qui porte leur progéniture :

" Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce, je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... ".¹³³

Thérèse diffère d'Anne et de toutes les autres femmes de la famille parce qu'elle n'accepte pas d'être rabaissée à être seulement un objet de perpétuation de l'espèce. Cependant, l'influence familiale agit sur elle et risque de l'amener à perdre le sentiment de son existence individuelle. Elle glisserait peu à peu vers l'anéantissement de son existence. En acceptant d'être " tuée " par les autres, elle se suiciderait elle-même. Mais, par sa tentative de meurtre, Thérèse s'est révoltée contre l'autorité maritale et celle de sa belle famille, elle a toujours voulu affirmer sa différence et sa liberté. Elle est certes une femme, mais aussi une personne digne de respect. Elle n'a pas encore trouvé de sens à sa vie, mais cela n'équivaut pas à une perte réelle d'identité individuelle. Bernard en lui disant: " Tu n'es rien!" croit détruire en elle toute volonté de puissance, mais s'il a réussi en partie à détruire son corps, il n'a pas assassiné le Mozart en elle. Son esprit bien qu'affaibli est resté tenace dans cette recherche d'elle-même. En bon élève de

¹³² Ibid., p. 92.

¹³³ Ibid., p. 135.

Jean Azévédo, Thérèse a toujours continué sa quête d'identité. Et à ce point de vue le sous-titre du roman est révélateur :

“ Thérèse Desqueyroux ou l'itinéraire d'une femme libre ”.

Cet affranchissement des pressions sociales et de tous ordres constitue pour François Mauriac le chemin sine qua non pour arriver à la sainteté comme il le fait dire à Jean Azévédo dans sa conversation avec Thérèse :

« Il faut se dépasser pour trouver Dieu [...] cela oblige les meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes [...] il arrive souvent que ces affranchis se convertissent à la religion la plus étroite »¹³⁴.

Conclusion de la troisième partie

Au terme de cette troisième partie, nous pouvons nous poser encore la question ; Thérèse est-elle réellement coupable ? Qu'est ce qui l'a amenée à commettre cette tentative de meurtre ? La réponse à ces questions nous donneront aussi une réponse sur l'énigme de sa solitude due essentiellement au fait que son entourage la croit coupable et qu'elle-même n'est pas si sûre de son innocence.

L'étude des causes intérieures de sa solitude nous ont montré que Thérèse est comme l'héroïne d' *Une possédée* de Laszlo Nemeth, Thérèse est possédée par son double criminel, par un “ monstre ” qui fait d'elle “ un monstre ” aussi. Lorsqu'elle est contrôlée par cet "autre" elle-même, elle n'est plus libre, mais devient l'objet de cette force obscure tapie au fond de son être. Cette “ vipère ” qu'elle a élevée en son sein la pousse à commettre des actes inconscients qu'elle regrettera plus tard. François Mauriac se rapproche ainsi d'une conception pessimiste de l'homme, telle qu'elle est décrite par Pascal et les jansénistes dont fait partie Jean Racine. En effet, il assimile cet état de péché à l'homme déchu depuis le péché originel. Ce serait donc cette nature avilie en Thérèse, ce monstre nourri par ses relations sexuelles perverses avec son mari et par sa désaffection progressive à son égard ainsi que par son sentiment d'inutilité

¹³⁴ Ibid, P.85

et d'absurdité de la vie qui l'aurait poussée à ce geste de désespoir. Ce dédoublement de sa personnalité, voisin de la folie pourrait dans une certaine mesure l'absoudre aux yeux du lecteur. Thérèse serait-elle ici encore une victime plus qu'une criminelle ?

CONCLUSION

Romancier du XXe siècle, François Mauriac, catholique de naissance, a été influencé par le réveil spiritualiste et idéaliste de son époque. Ce réveil s'est beaucoup développé à côté du courant positiviste et pacifiste socialisant de la première moitié du siècle. *Thérèse Desqueyroux*, roman qui fait l'objet de notre recherche est marquée par la vision chrétienne de l'auteur. Certes, le christianisme a toujours constitué une source d'inspiration pour beaucoup d'écrivains, mais le roman chrétien dont fait partie l'écriture romanesque de François Mauriac et de ses amis se nourrit des couleurs tragiques de la vie de l'existence humaine et du drame terrestre, et s'oppose sur ce point au roman édifiant de l'avant-guerre.

Avec *Thérèse Desqueyroux*, F.Mauriac fait la peinture d'une tentative criminelle vécue par une femme enfermée dans la monotonie de l'existence, dans la solitude et dans l'ignorance de sa propre monstruosité.

Au cours de notre étude, nous avons pu constater plusieurs similitudes entre la vie de François Mauriac et l'héroïne de *Thérèse Desqueyroux*., surtout dans la description de l'enfance de l'héroïne.

Ensuite, nous nous sommes rendus compte que la solitude de Thérèse est engendrée, de prime abord, par le monde qui l'entoure. Son père, un homme aux idées traditionalistes, consacre tout son temps à sa carrière politique, au lieu de s'occuper de l'éducation de sa fille, orpheline de mère dès sa naissance. Sa protectrice, Tante Clara essaie de lui donner toute son affection, mais à cause de sa surdité, elle n'a pas réussi à sortir Thérèse de sa solitude.

Dans sa vie, Thérèse n'a pas connu de véritables amis. Le seule être avec qui elle a tissé une amitié véritable, c'est Anne de Latrave, sa belle sœur, amitié éphémère.

Ainsi, Thérèse continue sa voie solitaire jusqu'à ce qu'elle rencontre Jean Azévédo. Celui-ci, au lieu de l'aider à sortir de son isolement, renforce ses idées émancipatrices en l'encourageant à fortifier "la vie de l'esprit". Il joue un rôle important dans son cheminement en lui faisant découvrir la nécessité de progresser dans la connaissance de soi en faisant fi des obstacles quels qu'ils soient dans son itinéraire spirituel..

Au début, Thérèse semble déterminée à sortir de sa solitude en fondant son espoir sur le mariage. Elle pense accéder à une nouvelle vie, à une amélioration de sa situation par le mariage. Mais celui-ci apparaît non comme une solution, mais au contraire une autre cause de sa solitude.

Dans cette forêt des pins, Thérèse vit sa solitude non comme un manque, mais au contraire comme une plénitude d'être, un bonheur particulier. Thérèse ne recherche pas cette solitude pour oublier les tournants de sa condition de vie, mais elle y goûte un véritable plaisir en compagnie de ces milliers de pins ; La solitude de Thérèse dans cet endroit reste heureuse jusqu'au jour où cet endroit prend l'allure d'une prison. Elle tente de se divertir à Paris, mais elle s'est vite rendue compte que son destin de solitaire lui reste attachée "*comme aux lépreux leurs ulcères*".

En somme, Thérèse Desqueyroux, jeune femme rebelle à son milieu, a voulu empoisonner son mari pour échapper à l'emprise de sa belle-famille. Bénéficiant d'un non lieu, elle va néanmoins être condamnée à la réclusion par ses proches qui veulent mater ses velléités d'émancipation.

D'ailleurs, Thérèse est sa propre prison. Sa vie la captive mieux que ne ferait un roman. Voulant désespérément échapper à l'espace clos familial, Thérèse devient un monstre aux yeux de ses proches. Une femme sensible emprisonnée moralement par une belle famille rustre. Une femme soumise à un mari qui la dégoûte. L'incompréhension, le silence, le désespoir, les regrets deviennent son lot. Elle est victime des idées traditionalistes de la famille bourgeoise provinciale des Landes. L'auteur la compare à une bête prise en cage par sa belle famille dont l'hypocrisie règle tout le comportement que ce soit en privé ou en société.

Dans une première approche, nous avons conclu à la culpabilité de l'entourage de Thérèse Desqueyroux dans son isolement. Les monstres, ce sont d'abord son père et sa belle famille;

Cependant, Thérèse tout au long du roman s'interroge sur les mobiles profonds de son acte meurtrier. Il semble qu'une puissance forcenée l'ait poussée à la cruauté. Elle découvre que "le monstre" a élu domicile en elle-même.. Le monstre ce ne sont pas seulement les autres, mais c'est aussi et surtout son

double sombre, c'est une bête tapie en son sein. Cet "autre" qui fait partie intégrante de son être, cet enfant qui semble surgir de sa prime enfance, elle l'a nourri de son dégoût pour son mari, de ses ressentiments et de ses rêves de compensation à sa vie médiocre. Sa vie absurde n'aurait de sens que si elle réussissait à comprendre aussi bien la violence de ses impulsions sexuelles inassouvies que la profondeur de son désarroi devant l'inutilité de son existence.

François Mauriac condamne son héroïne à une errance spatiale et psychologique due au désespoir. Jean Paul Sartre le critique en disant:

*"J'admets que Mauriac est sérieux quand il parle en chrétien de la destinée. Mais lorsqu'il parle en romancier, je cesse de le suivre. Le destin de Thérèse Desqueyroux est fait, pour une part, d'une malédiction qui pèse sur ses actes. Or ces deux facteurs ne sont pas compatibles"*¹³⁵.

Jean Paul Sartre ne comprend pas pourquoi un auteur chrétien comme François Mauriac termine son roman en laissant son personnage principal dans une impasse psychologique et spirituelle. Thérèse semble, à la fin du livre, rester esclave de sa chair et de sa peur.

Cependant, F. Mauriac a lui-même expliqué cette fin tragique: *"Je veux dire qu'il y ait des êtres qui sont coupés de tout, de tous les côtés, sauf du côté de Dieu, sauf du côté de l'infini."*¹³⁶. C'est lorsque Thérèse ne sait plus sur qui ou sur quoi s'accrocher, lorsque "tous les fils" qui la retiennent au monde sont coupés, alors seulement elle est capable de se tourner vers Dieu, seule solution à son problème. L'auteur chrétien a voulu montrer que le pécheur ne peut se "réfugier" en Dieu qu'au moment où il désespère complètement de lui-même et des autres, et que la grâce divine reste le seul remède à sa misère. Dans l'optique chrétienne de l'auteur, le désespoir de Thérèse l'amène aux portes du ciel, car pour lui, Dieu n'est pas absent dans les dernières pages du livre. C'est en Lui que Thérèse peut trouver l'amour parfait et le pardon qu'elle cherche désespérément auprès des hommes.

Toutefois, il ne nous parle nullement d'une conversion de l'héroïne, il laisse le lecteur sur sa soif d'une fin plus catholique. La suite du roman, La fin de

¹³⁵ Pierre Brunel, *Glissement du Roman Français au XXème siècle*, P.137

¹³⁶ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, P.156

la nuit, apparaît plus conventionnelle. Thérèse a retrouvé la paix et sans doute la foi en retournant à Argelouse.

Tout au long de notre développement, nous avons analysé et démontré les deux différentes causes de la solitude de Thérèse : d'un côté, les causes extérieures, qui sous-tendent la suppression graduelle de toute véritable communication et de tout véritable échange que l'héroïne doit entretenir avec le monde et son environnement. Elles tendent à l'anéantissement de son espace vital. Et de l'autre, les causes intérieures qui se trouvent liées au "monstre" en elle, à son double criminel ou pour prendre les expressions de l'auteur sa nature déchue.

Dans les deux cas, Thérèse apparaît comme une victime, donc privée de sa liberté. C'est une pécheresse privée de la grâce. Mais le pessimisme de l'écrivain sera tempéré par la suite du roman, suite intitulée La fin de la nuit où il lui fait retrouver la paix intérieure.

Dans "Thérèse Desqueyroux", la solitude de Thérèse est décrite dans ses manifestations diverses; rarement heureuse, elle se traduit la plupart du temps tantôt par un sentiment d'ennui ou de lassitude morale proche d'une mélancolie vague, tantôt par une angoisse d'ordre métaphysique exposant sa conscience à une véritable débâcle touchant la totalité de sa vie et la condition humaine dans son ensemble. Et cette débâcle de la conscience, Thérèse la vit solitaire et loin de Dieu, qui seul, d'après Mauriac, peut, par sa parole, justifier à l'homme sa double nature (être fait de corps et d'esprit) qui suppose l'affrontement du bien et du mal, affrontement qu'exploite le roman chrétien. Celui-ci veut montrer à l'homme (ou aux contemporains de l'auteur), venant de sortir de la guerre et ne se sentant pas en sécurité, que l'existence humaine est menacée et que les problèmes de la misère et de la condition humaine ne peuvent se résoudre que par la grâce divine. La religion chrétienne développe l'idée selon laquelle la grandeur de l'homme est tellement limitée que celui-ci doit compter sur la puissance divine pour supporter positivement le drame existentiel.

Quelles que soient ses causes, la solitude de Thérèse est une fatalité, sous quelque forme qu'elle puisse se manifester. Ce qui doit retenir notre attention dans ces dernières lignes de notre conclusion, c'est que la solitude est inséparable de la condition humaine puisque tout homme a toujours, par sa

nature, une part inexprimable et incommunicable de son être. Elle est toujours présente, mais peut changer de visage d'une époque à l'autre, d'une société à l'autre et d'un individu à l'autre.

Les solutions à cette solitude ne sont pas à chercher ailleurs, mais l'homme peut en surmonter le sentiment par l'acceptation de ses imperfections et par sa volonté de se comprendre. Thérèse Desqueyroux n'a pas pu trouver une réponse satisfaisante à ses questions sur elle-même et sur le monde, mais l'important pour F. Mauriac, philosophe, n'est pas tant de trouver des réponses que de poser des interrogations, de se remettre sans cesse en question afin de fuir tout "immobilisme" intellectuel, qui mènerait à la mort de "la vie de l'esprit".

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

ŒUVRES INTEGRALES

- MAURIAC François, *La fin de la nuit*, Editions Bernard Grasset, 1935.
- MAURIAC François, *Le désert de l'amour*, Editions Bernard Grasset, 1925.
- MAURIAC François, *Le nœud de vipères*, Editions Bernard Grasset, 1933.
- MAURIAC François, *Le sagouin*, 1951 by Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris 6^e.
- MAURIAC François, *Thérèse Desqueyroux*, Bernard Grasset, 1927, 191p.

ŒUVRES CRITIQUES

- Cahiers François Mauriac, *publication de l'Association des amis de François Mauriac*, Grasset, Paris, depuis 1974.
- ESCALIER. C, *Mauriac et Thérèse*, in Travaux du centre d'étude et de recherches sur François Mauriac, 1993, N°33, pp. 9- 30.
- FUDUKA-K, *Présence et absence dans Thérèse Desqueyroux*, in Travaux de centre d'étude et des recherches sur François Mauriac, 1993, N°33, pp. 31-48.
- FUJITA S., *La Théologie de la grâce chez François Mauriac*, les romans écrits avant et après sa conversion, in Etude de langue et littérature Française, 1993, N°62, pp. 65-118.
- IMHOFF G., "Thérèse Desqueyroux : Un monstre parmi tant d'autres", in *Romance quaterly*, 1991, Vol. 38, n°2, pp. 157-167.
- Jack Robinchon, *François Mauriac*, Ed. Universitaire, Paris, Bruxelles, 1953.
- LACOUTURE J., *Thérèse et moi*, in Travaux du centre d'Etudes et de recherches sur François Mauriac, 1993, n°33, pp.224 -227.
- LAGARDE C., *Point de vue sur la Lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Mencié*, NRF 1.2.1939.

- NELLY Cormeau, *L'Art de François Mauriac*, préface de François Mauriac, Grasset, 1951.
- Pierre Henri Simon, *Mauriac par lui-même*, éd. du Seuil, Paris, 1953.
- ROUSSEL Bernard, *Mauriac, Le péché et la grâce*, éd. du Centurion, Paris, 1964.
- SARTRE Jean Paul, *François Mauriac et la liberté*, NRF du 1/2/1939, repris dans Situation I, Gallimard, 1947.
- SEAILLES André, *Mauriac*, éd. Bordas (présence littéraires n°814), Paris, 1972.
- Série François Mauriac, *La revue des lettres modernes*, Minard, Paris, études publiées depuis 1974.
- SUFFRAN Michel, *François Mauriac, Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Seghers, Paris, 1973.
- TVERDOTA György, *Frères jumeaux et sœurs jumelles : Thérèse Desqueyroux de François Mauriac et une possédée de Lászlo Nemeth : Roman 20-50*, 2002, N°34, pp. 97-106.

OUVRAGES GENERAUX

- BEAUD Michel, *L'art de la thèse*, La découverte, Paris, 1985, 2003.
- BERNANOS Georges, *Journal d'un curé de campagne*, Editions Bernard Grasset, 1926.
- BOUTY Michel, *Dictionnaire des œuvres et des Thèmes de la littérature française*, Hachette 1985.
- JACCARD Pierre, *L'inconscient, les rêves et les complexes*, Payot, Paris, 1973.
- *Lagarde et Michard*, XXe siècle, Bordas, 1965.
- *LAGARDE et MICHARD XVIIe siècle*, Bordas, Paris, 1970.
- LERCHER Alain, *Les mots de la philosophie*, Editions Belin, 1985.

- MAUCUER Maurice, *Profil d'une œuvre*, Hâtier, Paris, 1970.
- PASCAL Blaise, *Les pensées*, Edition Gallimard, Librairie Française, 1972.
- RUYER Raymond, *Dieu des religions, Dieu des sciences*, Flammarion, 1970.
- ROGER Jacques, *Histoire de la littérature française*, Tome 2, du XVIIIe siècle à nos jours, Librairie Armand Colin, 1970.

SITES WEB

- <http://www.etudes-litteraires.com/mauriac-biographie.php>
- <http://www.etudes-litteraires.com/mauriac.php>
- <http://www.etudes-litteraires.com/img/contributions.html>
- <http://www.etudes-litteraires.com/img/contributions.html>
- <http://www.academie-francaise.fr/base/publications/oeuvre>
- <http://www.akademiai.com>
- <http://www.ac-strasbourg.fr/pedago/lettres/lecture/Mauriacbio.htm>

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS -----	1
INTRODUCTION -----	4
PREMIERE PARTIE : L'AUTEUR ET SA VISION DU MONDE -----	11
CHAPITRE I - LA VIE DE FRANÇOIS MAURIAC -----	12
1- <i>L'enfance</i> -----	12
a- <i>La naissance</i> -----	12
b- <i>Ses études</i> -----	13
2- <i>La carrière littéraire de François Mauriac</i> -----	14
a- <i>Ses débuts littéraires</i> -----	14
b- <i>François Mauriac : romancier, essayiste, critique littéraire et chroniqueur</i> -----	15
3- <i>François Mauriac et son combat politique</i> -----	17
CHAPITRE II - LA CONCEPTION LITTERAIRE DE FRANÇOIS MAURIAC ---	20
1- <i>Le roman chrétien</i> -----	20
2- <i>L'influence de Pascal sur la création littéraire de François Mauriac</i> -----	23
DEUXIEME PARTIE : LES CAUSES EXTERIEURES -----	25
CHAPITRE I - LA FRUSTRATION DE L'ENFANCE -----	26
1- <i>Son père</i> -----	27
2- <i>Tante Clara</i> -----	29
3- <i>La famille</i> -----	30
a- <i>La belle-famille</i> -----	30
b- <i>Anne</i> -----	32
c- <i>Marie</i> -----	34
5- <i>Sa vie de couple</i> -----	36
a- <i>L'angoisse de Thérèse</i> -----	36
b- <i>La justice de Bernard</i> -----	37
CHAPITRE II - SON ENTOURAGE -----	40
1- <i>Les compagnes du couvent</i> -----	40
2- <i>Jean Azévédo</i> -----	41
CHAPITRE III - LES LIEUX -----	43
1- <i>Les Landes ou la solitude heureuse</i>	43
2- <i>La maison des Desqueyroux à Argelouse</i>	45
3- <i>Paris</i>	47
a- <i>Idéalisation de Paris</i>	47
b- <i>L'illusion de Paris</i>	48

TROISIEME PARTIE : LES CAUSES INTERIEURES DE LA SOLITUDE DE

THERESE.....	53
CHAPITRE I - LE MONSTRE -----	54
1- <i>La genèse d'un crime</i> -----	54
2- <i>Une triste expérience</i> -----	56
3- <i>La cruauté de Thérèse</i> -----	58
CHAPITRE II - LA SEXUALITE DES EPOUX -----	63
1- <i>Rapport sexuels entre les époux</i> -----	63
2- <i>Mensonges et songes</i> -----	67
CHAPITRE III - LA RELIGION-----	71
1- <i>Manque de principes religieux</i> -----	71
2- <i>La recherche de Dieu</i> -----	72
CHAPITRE IV - LE SENTIMENT DE L'ABSURDE ET PERTE D'IDENTITE----	76
1- <i>Une existence absurde pour Thérèse</i> -----	76
2- <i>Du sentiment de malaise à la véritable angoisse</i> -----	77
3- <i>La perte progressive de son identité</i> -----	78
CONCLUSION-----	82
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES-----	88
TABLE DES MATIERES -----	91

Le numero 1 mondial du memoires



www.rapport-gratuit.com

clubmemoire@gmail.com